

LES RISQUES DU DISCOURS

Rencontres avec Oswald Ducrot

Propos recueillis par Amir Biglari



Amir Biglari a rencontré Oswald Ducrot en tête-à-tête à quatre reprises entre 2009 et 2011, ce qui donne lieu à ce petit ouvrage où le linguiste revient sur sa formation, son parcours académique et ses travaux.

L'intérêt de ce retour est d'interroger les raisons et les origines des mutations profondes qu'a subies la sémantique argumentative qui portera désormais sa signature.

À travers les étapes de l'évolution de sa théorie linguistique qui, malgré l'élaboration de nouveaux concepts tels qu'échelles argumentatives, topos, polyphonie, point de vue, blocs sémantiques, etc., restera dans le sillage de Ferdinand de Saussure, ses propos permettent de dégager le principe fondamental qui explique le discours indépendamment du référent et de l'ancrage ontologique, laissant la place à la nature intrinsèquement argumentative de la langue. Là où il y a des mots, conclut-il, il y a toujours risque de tromperie et d'abus.

Après des études à l'École normale supérieure (1949-1954) et une agrégation de philosophie, Oswald Ducrot enseigne la philosophie puis entre au CNRS comme attaché de recherches. Il est ensuite directeur d'études suppléant (1968) puis titulaire (1973) à l'École pratique des hautes études (VI^e section, devenue EHESS en 1975). Il enseigne comme professeur invité dans de nombreuses universités (Campinas, Stuttgart, Montréal, Genève, Berlin...). Il est notamment l'auteur de *Dire et ne pas dire* (1972), *Les Mots du discours* (en collab., 1980), *Le Dire et le dit* (1985), *L'Argumentation dans la langue* (avec Jean-Claude Anscombe, 1983) et *La Semántica argumentativa* (avec Marion Carel, 2005).

Docteur en sciences du langage de l'Université de Limoges, Amir Biglari est chargé de recherches à l'Université du Luxembourg.

Couverture : photo d'Erzsébet Chmelik, Pécs, mars 2007.

Les risques du discours

Rencontres avec Oswald Ducrot

Propos recueillis
par Amir Biglari

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Université du Luxembourg*



AVANT-PROPOS

Considérée comme la science pilote, la linguistique des années 1960 a servi de modèle aux autres sciences humaines et s'est trouvée à l'avant-garde de la modernité culturelle. Si elle ne bénéficie plus aujourd'hui de cette place privilégiée, les outils intellectuels qu'elle a élaborés – et qu'elle continue d'élaborer – permettent non seulement d'approfondir la connaissance des phénomènes langagiers mais aussi de contribuer au développement des autres disciplines. À l'heure actuelle, bien que dans des conditions différentes, elle poursuit son chemin : elle pose de nouvelles questions, explore de nouveaux champs, construit de nouveaux concepts, établit de nouvelles théories.

Oswald Ducrot est l'un de nos plus grands linguistes. Les théories qu'il a conçues et développées ont nourri la réflexion de beaucoup de linguistes, pragmaticiens, analystes du discours, et vont certainement continuer à alimenter les travaux des chercheurs dans l'avenir. Sa créativité théorique incontestable est le fruit d'une méthode caractérisée par une rigueur et une précision sans faille ; d'où une œuvre particulièrement claire et agréable à lire.

Le présent ouvrage rassemble quatre entretiens divisés en six chapitres, « 1. Parcours scientifique », « 2. Linguistique générale », « 3. Apport d'Oswald Ducrot », « 4. Linguistes et théoriciens du XX^e siècle », « 5. Questions personnelles » et « 6. Pour prendre congé ».

Ces entretiens sont l'occasion de mieux connaître la vie, les expériences et les positions d'Oswald Ducrot, d'aborder plus généralement la linguistique, son histoire, son importance et ses enjeux. Ce linguiste qui nous invite à décrire la langue « pour la langue » souligne l'importance de l'argumentation, montre la présence du dire à l'intérieur du dit, et avertit des risques du discours.

Je remercie chaudement Oswald Ducrot qui m'a accordé ces entretiens, qui a bien voulu revoir les transcriptions, et qui m'a aidé à établir la bibliographie publiée à la fin de ce livre.

Amir Biglari

PARCOURS SCIENTIFIQUE

Pour commencer, pourriez-vous retracer votre vie, en mettant en avant ce qui vous a mené vers la linguistique ?

Je suis né à Paris en 1930. J'ai commencé par faire des études de philosophie et par enseigner la philosophie, puis je suis passé de la philosophie à la branche mathématique qui est la plus littéraire, à savoir la mathématique logique. Ensuite, je me suis aperçu qu'un philosophe n'avait aucun avenir en mathématique logique, donc je me suis occupé de ce qui était le plus proche des possibilités d'un littéraire dans la mathématique logique : c'était à l'époque la linguistique générative. Et par la linguistique générative, j'en suis venu à la linguistique tout court en abandonnant tout à fait l'aspect génératif.

Comment avez-vous découvert la linguistique ?

J'ai commencé à me tourner vers la linguistique en 1965, parce que je donnais des cours de philosophie dans une classe préparatoire aux écoles de commerce, et qu'il y avait la question du structuralisme au programme. J'ai été amené, pour faire des cours sur le structuralisme, à lire Saussure dont j'ignorais alors complètement l'existence. J'ai été emballé par ce sujet. C'est comme cela que je suis venu à la linguistique, à travers Saussure.

Pourriez-vous nous raconter l'histoire de votre thèse inaboutie ?

J'ai commencé une thèse avec André Martinet, qui n'a pas abouti. C'était sur les aspects formels de la linguistique de Hjelmslev. Hjelmslev ne m'intéressait pas vraiment beaucoup. Je trouve que c'est une mauvaise abstraction, un mauvais formalisme, sans retour sur la réalité linguistique. J'étais incapable de voir les implications concrètes du structuralisme.

Finalement, vous n'avez pas fait de thèse ?

Non, j'ai travaillé tout seul, j'ai fait une recherche sur la présupposition, mais ce n'est pas une thèse.

Quel était le statut de la linguistique à l'époque ?

La linguistique commençait à devenir une discipline connue ; elle avait beaucoup de succès dans les médias. Il était extrêmement facile de se faire publier en tant que linguiste, ce qui n'est plus du tout le cas aujourd'hui.

Quelles étaient les autorités linguistiques ?

Il y avait Bernard Pottier et Jean Dubois. Martinet était déjà un petit peu déclinant. Et puis il y avait toute la linguistique générative avec Nicolas Ruwet.

Aviez-vous un modèle, un savant à qui vous vouliez ressembler, comme Hugo qui voulait être Chateaubriand ?

Pour moi c'était Saussure.

Qu'est-ce qui vous fascine chez Saussure ?

Il a vu les problèmes que pose l'application de recherches formelles à la langue. Il sait à la fois ne pas se laisser occuper, envahir par la description concrète, et en même temps avoir toujours cette description concrète en vue. C'est un équilibre qui me semble fascinant. D'autre part, c'est chez lui que j'ai trouvé l'idée que j'ai essayé toute ma vie de développer, que la langue était une structure formelle.

À quel point vous sentez-vous influencé dans vos théories par votre formation philosophique ?

C'est surtout par le fait que je n'ai aucun mépris pour ce qui est philosophique, alors que beaucoup de linguistes ont du mépris pour les recherches philosophiques et considèrent le jugement philosophique comme excluant la recherche. Personnellement, j'ai toujours beaucoup de sympathie pour tout ce qui a une petite allure philosophique. Et je pense que Platon est le plus grand linguiste après Saussure.

Votre conception du langage est donc proche de celle de Platon ?

J'ai beaucoup tiré de Platon. L'idée qu'on ne peut pas décrire les mots par la référence à des objets, c'est ce que j'ai tiré essentiellement de Platon.

Avez-vous eu des rencontres déterminantes qui ont influencé votre apprentissage et ensuite votre carrière ?

À vrai dire, non. J'ai appris la linguistique chez Martinet, mais je ne peux pas dire qu'il a eu une grosse influence sur moi. C'est lui qui m'a appris la base de la linguistique.

Où avez-vous commencé votre carrière de linguiste ?

J'ai commencé en tant que chercheur au CNRS, puis j'ai été nommé à la VI^e section de l'École Pratique des Hautes Études, devenue École des Hautes Études en Sciences Sociales deux ans plus tard, en 1975.

Au début, j'ai enseigné la présupposition parce que c'était mon premier livre, ma première préoccupation, et j'avais l'impression qu'on résolvait tous les problèmes de la langue avec la présupposition. Maintenant, j'ai un petit peu rabaissé ces prétentions.

En dehors du CNRS et de l'EHESS, avez-vous été attaché à d'autres établissements ?

Non, j'ai eu une vie académique extrêmement simple.

Au début, vous écriviez sur le cinéma. Vous avez également connu Christian Metz. Pourriez-vous nous parler de cette expérience et dire pourquoi vous ne l'avez pas poursuivie ?

Quand j'ai connu Christian Metz, j'avais déjà renoncé, si on peut dire, à travailler dans le cinéma. J'ai travaillé dans le cinéma alors que j'avais vingt ans. Nous formions un petit groupe : Gilles Jacob, qui a persévéré dans le travail cinématographique, Pierre-Yves Chanu et moi qui avons créé une petite revue de critique cinématographique qui s'appelait *Raccords*. Pourquoi je n'ai pas continué dans cette voie, je n'en sais trop rien... J'ai l'impression que j'ai toujours cherché un terrain où je pourrais dire des choses personnelles et originales. Et la simple critique, c'était tout ce que je pouvais faire en cinéma, c'était quelque chose qui ne me suffisait pas. D'autre part, je n'avais pas le talent personnel de Gilles Jacob ; je n'étais pas capable de jouer un rôle analogue à celui qu'il a joué.

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Comment définissez-vous la linguistique ?

La linguistique, c'est l'élaboration de concepts généraux qui en principe peuvent servir à décrire toutes les langues particulières. Ce n'est pas la recherche de généralités, de points communs à toutes les langues, mais c'est la définition de concepts généraux dont on peut se servir dans l'étude de toutes les langues. L'argumentation fait partie de ces concepts généraux.

Qu'est-ce qu'on entend par *linguistique générale* ? À quoi s'oppose-t-elle ?

La linguistique générale, c'est ce que je fais : cette étude des concepts qui peuvent servir à décrire toutes les langues. Elle s'oppose à l'étude des langues particulières. Mais il y a une autre conception de la linguistique générale, qui n'est pas la mienne, qui cherche les points communs à toutes les langues. Cela ne m'intéresse pas. Moi, je cherche les notions qui peuvent servir d'instrument pour la description de toutes les langues.

Que signifie être linguiste aujourd'hui ?

Cela signifie, je pense, avoir une certaine attitude critique vis-à-vis des discours, ne pas se laisser prendre par la prétention des discours à décrire la réalité, mais se rendre compte que les discours ont une fonction discursive, la fonction d'entretenir les rapports discursifs des hommes les uns avec les autres, et notamment les rapports discursifs polémiques. Pour moi c'est cela être linguiste : se méfier du discours et de la prétention du discours à dire la vérité.

Comment définissez-vous le structuralisme ? De quelle façon décrivez-vous sa genèse, ses objectifs, son efficacité ?

Pour moi, le structuralisme se définit dans tout domaine, quel qu'il soit, par le fait d'avoir à étudier ce domaine d'une façon interne, sans sortir de lui. Être structuraliste en linguistique, c'est étudier la langue

par les rapports intralinguistiques entre les mots, entre les phrases, entre les discours, sans essayer de décrire la langue par référence aux objets ou aux idées auxquels elle fait allusion. Cela s'oppose absolument au positivisme qui veut décrire la langue en la faisant correspondre à des idées, et cela s'oppose bien sûr au référentialisme qui veut décrire la langue en la faisant correspondre à des choses.

Vous vous considérez donc comme un structuraliste...

Absolument.

Comment définissez-vous la structure ?

La structure est une organisation, une organisation qui ne s'explique pas de l'extérieur, une organisation vue comme un fait premier, une organisation qui n'est pas le résultat d'une action extérieure, qui est inexplicable, qui est d'origine.

Et le système, en quoi consiste-t-il ?

Je crois que le système est un développement de la structure, mais pour moi il n'y véritablement système que s'il y a également cette indépendance d'un domaine par rapport au domaine extérieur. Ce qui fait qu'être structuraliste en sémantique linguistique, c'est penser que l'organisation du sens n'a pas son explication en dehors du sens lui-même, ou en tout cas refuser de chercher son explication en dehors du sens lui-même.

Comment voyez-vous le statut de la linguistique au sein des sciences du langage ?

Il me semble qu'elle devrait avoir une place centrale parce que je pense qu'on ne peut pas étudier le langage sans avoir cherché à définir d'abord des concepts susceptibles de décrire les différentes langues. Il n'y a pas de science du langage qui ne s'appuie sur une linguistique. Ou alors, la science du langage est purement impressionniste et consiste uniquement à indiquer quelles idées sont éveillées par les discours. Une science du langage un peu théorique, me semble-t-il, doit partir de la linguistique.

La linguistique peut-elle servir de modèle aux autres sciences humaines ?

Je ne pense pas. Je n'ai pas en tout cas cette prétention.

N'est-elle pas une « science pilote » pour vous ?

Non. J'essaie de faire une linguistique aussi bonne que possible, aussi sérieuse que possible. Est-ce que d'autres champs doivent imiter ce que je fais, je n'en sais rien et cela ne m'intéresse pas.

Trouvez-vous utiles ou nécessaires les distinctions faites à l'intérieur de la linguistique entre syntaxe, phonologie, sémantique, pragmatique... ?

En ce qui concerne la syntaxe et la phonologie, certainement. Mais le gros problème pour moi, c'est de savoir si on peut distinguer la

sémantique et la pragmatique : une sémantique a l'air à un certain degré pragmatique en ce sens qu'elle s'occupe de la puissance des mots, de l'activité exercée au moyen des mots, du pouvoir des mots ; mais elle n'est pas pragmatique si une étude est pragmatique lorsqu'elle est fondée sur le contexte. La sémantique est pragmatique dans la mesure où les mots et les phrases sont décrits par les activités qu'elles permettent.

Que doit faire le linguiste pour mener une activité scientifique ?

La première exigence à laquelle le linguiste doit se soumettre, c'est de chercher à définir les termes qu'il utilise. Pour moi, c'est même presque toute la linguistique. Si la linguistique est la création de concepts servant à définir les langues, créer un concept suppose qu'on puisse le définir, sinon on n'a rien fait du tout. Si on ne définit pas les termes dont on se sert, c'est du vent.

Peut-on, sur le plan de la scientificité, comparer la linguistique à la physique ?

Je ne connais pas assez la physique. Je pense quand même qu'il y a une grosse différence : c'est que la physique a tout un aspect empirique que la linguistique n'a guère, elle qui ne peut pas se prouver et non plus se réfuter par référence aux faits. Tout ce qu'on peut exiger, c'est que les concepts des linguistes soient utilisables dans la description des faits linguistiques. Il n'y a pas de vérification par l'expérience et il n'y a pas non plus de réfutation par la non-conformité avec l'expérience. En ce sens, la physique a des critères qui ne sont pas ceux de la langue. Notre critère, c'est de construire des concepts qui sont utilisables pour décrire la langue, c'est d'avoir prise sur la réalité linguistique, mais on ne peut pas dire qu'il y a des expériences cruciales, on ne peut pas dire que tel phénomène réfute ou au contraire prouve telle théorie.

De quoi la philosophie du langage s'occupe-t-elle ? Ses frontières avec la linguistique sont-elles nettes ?

Je ne pense pas que les frontières soient nettes. Il y a toute une partie de la philosophie du langage qui me semble à proprement parler linguistique dans la mesure où la philosophie du langage traite de la fonction du langage et où la description sémantique des mots doit faire intervenir leur fonction. Mais dans la philosophie du langage il y a bien d'autres choses, il y a l'étude générale de l'utilisation de la langue et cela ne me concerne pas directement.

Et la stylistique, comment la distinguer d'une analyse linguistique ?

Cela dépend là encore de ce qu'on entend par stylistique. Si on entend par stylistique l'étude des différentes façons d'utiliser le langage, les différents styles, je pense que cela n'a pas de rapport direct avec la linguistique. Mais si on entend par stylistique l'étude du fonctionne-

ment de la langue dans le discours, alors elle a une place centrale en linguistique.

Que pourrait apporter la linguistique à la rhétorique ?

Si on prend la rhétorique comme l'étude de la persuasion, il est sûr que la persuasion utilise l'argumentation linguistique. Elle fait bien d'autres choses, mais il y a entre autres cela, de sorte que l'étude de la persuasion implique, me semble-t-il, l'étude du sens comme je le conçois, qui est argumentative. Toutefois si on entend par rhétorique l'étude des figures de style, la rhétorique en ce sens un peu étroit a besoin de la linguistique, parce que l'étude d'une figure de style, c'est toujours l'étude d'un écart, et pour mesurer un écart, il faut bien avoir un repère pour savoir ce qui est écart par rapport à la langue.

On peut donc linguistiquement analyser les figures de style autrement que ne le fait la rhétorique...

Une linguistique argumentative doit permettre de décrire les figures de style et les écarts propres aux figures de style d'une façon tout à fait différente de la linguistique référentielle. Par exemple, la métaphore est considérée comme un écart dans le cadre d'une linguistique référentielle, on pense que dire « lion » pour « courageux » c'est un écart. Mais dans le cadre de la linguistique argumentative, il n'y a même pas une métaphore parce qu'il est essentiel au sens même du mot « lion » d'avoir la valeur « courageux », « énergique », de sorte qu'il n'y a pas d'écart quand on dit que quelqu'un est un lion. Encore qu'il me semble que si on prend le mot « porte », qui est, pour la linguistique référentielle, une espèce de plaque de verre ou de bois qui s'ouvre ou se ferme, à ce moment-là quand je dis que la Vierge Marie est la porte du paradis, comme disent les chrétiens, il y a une métaphore. Tandis que dans une linguistique argumentative, pour laquelle « porte » veut dire simplement « séparation et pourtant accessibilité », dire que la Vierge Marie est la porte du paradis n'est pas du tout une métaphore : le mot « porte » est pris dans son sens propre. C'est sûr qu'on va avoir une conception de la figure de style très différente dans un cas ou dans l'autre, et même une liste de figures de style très différente. Dans les deux exemples que j'ai pris, la linguistique argumentative que Marion Carel et moi pratiquons amène à supprimer des figures de style, à dire que telle chose qui est considérée comme une figure de style n'en est pas une. Je pense que la sémantique argumentative doit aussi permettre de créer des figures de style nouvelles, mais je n'arrive pas à vous donner d'exemple, c'est un travail à faire.

Comment considérez-vous les relations entre la linguistique et la logique ?

J'allais vous dire : il n'y en a pas. Elles ont dans une certaine mesure le même objet : la logique comme la linguistique s'occupe des langues

et essaie de mettre les langues en rapport avec quelque chose. Mais la logique met les langues en rapport avec le référent et s'occupe des rapports possibles entre la langue et le référent, ce qui n'est pas du tout à mon avis l'objet de la sémantique linguistique, qui décrit les langues de façon interne. La logique, quand elle s'occupe des langues, les décrit de façon externe.

Refusez-vous donc totalement le logicisme ?

Je ne le pratique pas. En tout cas, j'essaie de ne pas le pratiquer, parce qu'il y a une tendance à décrire la langue par la référence, et là le logicisme revient toujours, même si on essaie de le chasser.

Par conséquent, il n'y a pas, selon vous, de rapport entre le logicisme et le structuralisme...

Le structuralisme tel que je l'entends n'a aucun rapport avec le logicisme puisque le logicisme, quand il s'applique à la langue, décrit la langue par autre chose qu'elle, alors que le structuralisme pour moi veut décrire la langue par elle-même. Notre théorie de l'argumentation est une façon de décrire la langue par la langue.

Mais vous avez parfois été considéré comme logicien par certains de vos collègues...

Vous avez raison : j'ai souvent été considéré par des collègues comme un logicien ; c'est absurde, parce que je ne connais rien à la logique ! Mais ils croient que je suis un logicien parce que j'essaie de mettre une certaine logique dans mes théories, notamment en définissant les termes. Si c'est cela être logicien, bien sûr que je suis logicien ; mais si être logicien, c'est décrire la langue par ses rapports possibles avec les mots dans la volonté des utilisateurs de la langue de dire le vrai et d'éviter le faux, alors là je ne suis pas du tout logicien.

Quels liens établissez-vous entre la linguistique et les mathématiques ?

Si on parle des mathématiques dans un sens très large, je pense que la linguistique est un domaine des mathématiques. Descartes avait une conception extrêmement large de la mathématique, ce n'était pas simplement la science des nombres et de l'étendue, c'était ce qu'il appelait *mathesis universalis*, la connaissance en général, la connaissance raisonnée, fondée, déduite. Dans ce sens, la linguistique bien faite devrait avoir la même rigueur que les mathématiques de l'espace et du nombre, tout en étant en dehors des mathématiques de l'espace et du nombre. Je pense que la linguistique fait partie des mathématiques si on partage la définition cartésienne des mathématiques.

Quelle est votre opinion sur l'entrée des sciences cognitives dans le domaine de la linguistique ?

Personnellement, je crois possible de décrire la langue sans faire intervenir la psychologie par exemple, et ma description de la langue ne

fait pas intervenir la psychologie. Pour dire des choses qui risquent de blesser certains, je ne connais pas de description linguistique appuyée sur la psychologie qui aille au-delà du bon sens. Cela dit, pour moi, la linguistique et surtout la sémantique, même celle que nous concevons, sont des sciences cognitives à part entière.

Quel est le lien entre la pensée et le langage ?

Vous savez que c'est une question dont je ne m'occupe pas personnellement. Je ne peux pas répondre. En tout cas, ce que je peux dire c'est que même si ces liens sont réels – et ils doivent bien l'être –, ma façon d'étudier le langage ne prend pas comme préliminaire l'étude des rapports entre le langage et la pensée.

Quel est votre avis sur l'intervention des idées phénoménologiques dans la linguistique ?

Si on entend par phénoménologie la volonté de décrire un objet, par exemple la perception qui est phénomène d'un autre objet mais sans se préoccuper de cet objet dont il est le phénomène, je pense que l'étude que je propose pour le langage est une étude phénoménologique puisque le langage est un objet qui parle du monde, mais que j'essaie d'étudier indépendamment de ce monde, c'est-à-dire comme un phénomène.

Que pensez-vous de la sociolinguistique ?

Cela peut être très intéressant de faire de la sociolinguistique, d'étudier les formes linguistiques qui sont approuvées, celles qui sont désapprouvées par certains groupes sociaux, celles qui ont cours dans un groupe social et qui sont refusées dans un autre groupe social, tout cela est certainement très intéressant, mais je pense que cela présuppose des descriptions linguistiques plus que cela n'aide à la description linguistique.

Quelle est votre position face à l'interdisciplinarité ?

Je crois que l'interdisciplinarité, bien qu'elle soit tout à fait à la mode, est un piège pour les chercheurs. Je pense que les chercheurs doivent mener leur recherche de façon personnelle, sans chercher à s'assimiler les points de vue de chercheurs de disciplines différentes. Notamment en linguistique – il s'agit de faire de la linguistique pure. Toutes les tentatives pour mettre la linguistique en rapport avec les sciences du comportement ou les sciences de la connaissance amènent à abandonner ce qui est le plus intéressant dans la recherche scientifique. Je donne une importance fondamentale à l'idée de Saussure selon laquelle « la linguistique est l'étude de la langue pour elle-même et en elle-même ». Je ne pense pas que l'on gagne quelque chose à chercher des secours, lorsqu'on est embarrassé, dans une autre discipline. L'interdisciplinarité est une facilité que j'essaie de me refuser.

N'êtes-vous pas pour les apports mutuels entre les disciplines ?

Non, je ne suis absolument pas pour...

La linguistique ne peut-elle pas être un apport pour d'autres disciplines telles que la sociologie ou la psychologie ?

Il est possible que la linguistique puisse être utile à la psychologie ou à la sociologie. Je l'ignore, mais en tout cas je pense que la linguistique doit se développer indépendamment du souci de servir la psychologie ou la sociologie. Si la linguistique peut être utile à d'autres disciplines, c'est dans la mesure où elle se sera développée elle-même de façon autonome. C'est le caractère autonome de la recherche qui sera éventuellement utile aux autres recherches. Mais une recherche qui, dès le début, tend à se lier avec des recherches différentes me semble n'avoir aucun intérêt et finalement ne pas pouvoir servir ces domaines dans lesquels elle croit trouver son salut.

Comment les liens entre la linguistique et la sémiotique se présentent-ils ?

Cela dépend de la manière dont on définit la sémiotique...

Si l'on définit la sémiotique comme la science des systèmes de signification, la linguistique peut-elle être considérée comme une branche de la sémiotique générale ?

Oui, certainement. La linguistique entre dans la sémiotique comme vous venez de la définir. Le problème, c'est de savoir s'il peut y avoir une sémiotique autre que la linguistique et si l'on peut mettre côte à côte et comparer différents types de sémiotiques dont la linguistique ne serait qu'un cas particulier. Je l'ignore, car je m'occupe uniquement de la langue.

Existe-t-il des domaines dont la connaissance est nécessaire, voire préalable, pour mieux aborder la linguistique ?

Je ne pense pas qu'il y ait de préalable nécessaire pour la sémantique. Il est utile de connaître la logique pour pouvoir l'éliminer : si on ne connaît pas la logique, on est tout de suite envahi par les préoccupations logiques. C'est une utilité négative, celle de la logique pour le sémanticien linguiste.

Est-il important pour un linguiste de connaître plusieurs langues ?

Il est nécessaire d'en connaître plusieurs. Personnellement je n'en connais pas beaucoup et je le regrette. Il s'agit de ne pas être piégé par les particularités de la langue qu'on parle, de ne pas croire que la spécificité de la langue maternelle a une nécessité universelle. Je pense qu'il est très utile de connaître des langues pour se dégager de cette emprise de la langue maternelle.

Que pensez-vous de l'espéranto ?

Votre question pose deux problèmes particuliers. Le premier c'est : « Qu'est-ce que je pense de cette langue particulière qu'est l'espéranto ? ». Je n'en sais pas assez pour avoir un jugement. Maintenant, si vous me demandez ce que je pense de la possibilité de construire une langue universelle, je dirai oui, c'est possible, à condition qu'on ne lui donne pas comme objet d'exprimer le référent. La tendance des personnes qui construisent des langues universelles, c'est de prendre la signification dans le référent. De telles langues me semblent tout à fait anti-linguistiques et, dans une certaine mesure, trompeuses.

Existe-t-il des langues qui sont plus riches ou plus pauvres que d'autres ?

Je ne pense pas. Des quelques langues que je connais, chacune a des particularités extrêmement intéressantes. Je ne vois pas pourquoi des langues seraient plus riches ou moins riches que d'autres.

Connaissez-vous des textes à sens unique ?

Je ne pense pas. Il y a toujours une multiplicité d'interprétations possibles. Et il faut que les concepts que construit le sémanticien rendent compte de cette possibilité d'interprétation. Si ces concepts ne donnent à voir qu'un seul sens à un énoncé, à ce moment-là, je pense qu'il leur manque quelque chose. Les concepts que nous construisons doivent ouvrir l'interprétation et non la fermer.

Tous les faits de la langue sont-ils dignes d'être étudiés ? Sont-ils égaux ?

Je pense que tous sont dignes d'être étudiés, mais il y en a qui m'intéressent plus ou moins, donc ils ne sont pas égaux pour moi.

La linguistique peut-elle s'occuper de l'aspect affectif du langage ?

Non, ce n'est vraiment pas notre problème. Si vous voulez, la question de savoir pourquoi on cherche à provoquer des affects chez l'interlocuteur et d'autre part si l'on parle sous l'influence d'affects que l'on éprouve soi-même, nous ne nous en occupons pas. Même si je reconnais que le langage a des causes et des effets affectifs, je ne m'en suis jamais occupé et je crois que les gens qui travaillent autour de moi ne s'en occupent pas. Cela dit, nous nous occupons quand même de l'affectivité dans la mesure où le langage comporte en lui-même des moyens pour présenter l'énonciation comme issue d'un affect. C'est le cas par exemple des interjections. Une interjection de douleur présente son énonciation elle-même comme le résultat d'un affect. C'est là la différence entre l'interjection « aïe » et la formule assertive « j'ai mal ». « Aïe » c'est une interjection et c'est un mode parlé qui se présente comme créé, comme causé par la douleur qu'il exprime.

Comment voyez-vous la synchronie et la diachronie ? Sont-elles opposées ou complémentaires ?

Personnellement je n'ose pas travailler sur la diachronie. Tout mon travail se fait en synchronie. Donc je ne peux rien dire sur la diachronie. En tout cas il y a une chose à éviter, c'est de penser que la signification vraie d'un mot à une époque donnée, c'est la signification qu'il avait à une époque antérieure. Là, il y a une explication de la synchronie par la diachronie qui semble tout à fait coupable.

La synchronie est-elle statique ?

On est obligé pour l'étudier de faire comme si elle était statique, de ne pas s'occuper de son mouvement, de sa transformation. C'est une condition même de l'étude de la synchronie que de pratiquer des coupes à l'intérieur desquelles il devrait ne pas y avoir d'évolution.

De quelle façon expliquez-vous l'évolution d'une langue dans le temps ? Jakobson disait : « Cette question des éléments stables et des éléments changeables est une des questions essentielles de la linguistique de demain »¹. Êtes-vous d'accord ?

Ce n'est pas le type de remarque que je ferais personnellement. Comment savoir ce qui est stable et ce qui peut changer ? Mais je pense que c'est le fonctionnement de la langue qui explique le changement.

Qu'est-ce qui fonde, à votre avis, la nécessité de l'apprentissage de la linguistique ?

À mon avis, elle est indispensable pour ne pas se laisser piéger par la langue et pour penser de façon un petit peu honnête, pour ne pas penser comme les pratiques actuelles de la communication voudraient nous faire penser, en ce sens je crois qu'elle est indispensable.

Quelle influence la connaissance de la linguistique pourrait-elle avoir sur les hommes et les femmes politiques ?

Il y a deux utilisations. Le politicien peut être pire parce qu'il apprendra des techniques pour persuader, pour influencer les autres, mais il peut être meilleur s'il arrive grâce à la linguistique à détecter tout ce qu'il y a d'énonciatif à l'intérieur du sens des expressions utilisées.

Que recouvre pour vous en 2011 le mot « modernité » ?

Je ne peux pas vous dire, je n'ai pas fait une étude argumentative du mot « modernité ». Nous n'avons pas encore cherché à établir ce qu'on appelle des aspects, soit internes soit externes, qui constitueraient le sens du mot « modernité », donc je ne peux pas vous dire ce qu'il signifie, particulièrement aujourd'hui.

Peut-on parler de la linguistique moderne ?

Si on donne un sens purement référentiel à « moderne », oui, on peut parler d'une linguistique moderne, d'une linguistique de ces derniers temps. Mais si on donne à « moderne » l'idée de valeur, je ne pense

1. Dans *Roman Jakobson*, film de Michel Tréguer, Paris, 1968, 56^e minute.

pas qu'il y ait de linguistique moderne. La linguistique de Platon est tout aussi moderne que la nôtre.

Comment décririez-vous l'état actuel de la linguistique ?

Je ne connais pas du tout la syntaxe et la phonologie, donc je ne peux parler que de la sémantique. Il y a actuellement une grande tendance de la sémantique à se construire comme référentielle, ce qui fait qu'elle cesse d'être linguistique. Il me semble qu'il y a une espèce de suicide de la sémantique linguistique dans le référentialisme, parce que, pour moi, la description référentielle du langage est l'opposé d'une fonction linguistique authentique du langage. Dans son état actuel, la sémantique linguistique est marquée, d'une part par des risques de trahison de la linguistique par sa description à partir du référent ou à partir de la pensée, et d'autre part, par des tentatives de maintien d'une linguistique pure qui sont celles que Marion Carel et moi nous faisons mais qui, pour l'instant, n'ont pas un grand succès.

Selon vous, que manque-t-il actuellement à l'univers linguistique ?

Ce qui manque c'est la rigueur, c'est l'aspect mathématique, au sens large que j'ai donné tout à l'heure, au sens de théorie rigoureuse. La linguistique est aujourd'hui en décadence.

Quelles sont les raisons de cette décadence après une période de succès extraordinaire ?

Il faudrait d'abord se demander pourquoi un tel engouement. Ce succès a certainement été supérieur à ce qui aurait été normal, et le déclin de la linguistique a consisté à dégonfler un ballon qui n'aurait pas dû être gonflé à ce point. Une des raisons de la désaffection du public pour la linguistique – qui se manifeste par exemple par le fait que les livres de linguistique ne se vendent plus, ou se vendent très mal –, c'est qu'elle est devenue particulièrement abstraite et ennuyeuse, et cela depuis le triomphe de la linguistique générative. Chomsky a fait beaucoup contre le succès social de la linguistique, même si sur-le-champ il y a eu un succès immédiat mais qui n'était pas normal. Tout le monde se prétendait capable de parler de Chomsky alors que Chomsky est d'une complication extrême. Et alors il y a eu un snobisme de la complication en linguistique. On avait l'air très intelligent si on disait s'intéresser à la linguistique, parce que la linguistique était quelque chose de très difficile et de très abstrait, et puis on s'est lassé de cette difficulté et de cette abstraction.

Je pense que le chomskysme est responsable de cette désaffection, parce qu'il n'y a aucune raison que la linguistique ait du succès, il n'y a aucune raison que les livres de linguistique se vendent. Quand je pense qu'on a publié dans des collections vraiment destinées au grand public des livres de linguistique générative que personne de normal ne pouvait lire, il y avait là quelque chose de tout à fait absurde et il était

normal qu'il y ait une correction qui vienne par la suite. Mais je ne dis pas du tout que les chomskyens avaient tort de produire une linguistique extrêmement technique. Cette technicité fait partie certainement de la linguistique aussi.

APPORT D'OSWALD DUCROT

La question de l'épistémologie et de la méthodologie vous a souvent préoccupé. Vous l'avez déjà évoquée dans vos réponses. Pourriez-vous préciser comment vous concevez l'épistémologie et la méthodologie dans la linguistique telle que vous la pratiquez ?

Oui, il me semble qu'on peut tirer une réponse à cette question de ce que j'ai dit précédemment. J'essaie d'appliquer une méthode que je crois rigoureuse, qui consiste à ne pas emprunter à des domaines extérieurs à la langue quand je parle de la langue. Voilà ma méthodologie.

Quels objectifs poursuivez-vous dans votre linguistique ? Quelles voies proposez-vous pour atteindre ces objectifs ?

Mon objectif, avant tout, c'est de développer une attitude critique vis-à-vis du discours. C'est d'aider à la méfiance vis-à-vis du discours. Si la linguistique peut être utile, c'est dans la mesure où elle s'oppose à ce qu'on appelle de nos jours la communication, où elle arrive à faire comprendre que le discours n'est rien d'autre que du discours. Cette idée d'une autonomie du discours a, me semble-t-il, une grande valeur politique, morale : elle peut servir, je pense, à rendre l'homme un petit peu moins esclave des discours.

Votre méthode est-elle déductive ?

Oui. En tout cas, elle n'est pas inductive en ce sens que je n'essaie pas de construire des concepts à partir des faits que je vais d'abord observer. Elle est donc déductive par opposition à la méthode inductive, mais ceci dit, il faut absolument que les concepts linguistiques puissent s'appliquer à la réalité linguistique, même s'ils ne sont pas fabriqués à partir de la réalité linguistique.

À partir de quoi construisez-vous vos concepts ?

Il me semble que je les construis de façon à ce qu'ils permettent des descriptions linguistiques et, étant donné mon domaine d'application, des descriptions sémantiques. Ce qui ne signifie pas du tout que je les

emprunte à l'observation de la signification, mais je cherche des concepts qui puissent avoir prise sur les phénomènes sémantiques observables, sans que cette prise implique des défigurations de la réalité sémantique.

Considérez-vous votre linguistique comme une linguistique objective ?

Je rêve en tout cas qu'elle le soit dans la mesure où j'essaie d'explicitier les présupposés qui sont les miens. On n'y arrive jamais complètement mais nous passons notre temps, Marion Carel et moi, à nous demander ce que nous présupposons quand nous faisons notre travail. C'est cela notre objectivité, c'est d'explicitier la subjectivité.

Pourriez-vous expliquer comment vous abordez de façon objective les réalités subjectives et quelles sont les difficultés de cette démarche ?

Si on veut connaître les réalités subjectives, il est nécessaire de tenter de les présenter de façon objective. De quelle réalité subjective s'agit-il ? Nous arrivons à expliciter des opinions, des croyances, des discours en disant que ces discours exploitent des possibilités données par la langue. C'est cela ce que nous faisons quand nous étudions la subjectivité, c'est-à-dire des opinions, des croyances.

Cette subjectivité est-elle inscrite dans les mots de la langue ou est-elle liée à la coprésence du locuteur et de l'interlocuteur ?

On entend beaucoup de choses par subjectivité. Il y a une subjectivité qui est présente dans la langue parce qu'elle fait allusion à un locuteur et à un destinataire, c'est ce qui a été dit et redit par Benveniste. Si par subjectivité de la langue, on entend l'intérêt pour le locuteur et le destinataire, si on entend le fait de ne pas considérer les énoncés comme ayant un sens indépendant de l'activité de parole, si on entend la présence de l'énonciation dans la parole, à ce moment-là, il est sûr que la linguistique est une étude de la subjectivité linguistique. J'essaie en cela d'être fidèle à un programme, à la tâche de voir dans la langue les marques de la subjectivité, en ce sens de subjectivité : j'essaie de voir les marques de l'énonciation.

Certains linguistes pensent qu'il est impossible de distinguer clairement les aspects de l'énonciation qui font partie de la langue et ceux qui restent cantonnés dans le discours. Qu'en pensez-vous ?

Il est sûr que c'est extrêmement difficile à distinguer, on ne peut pas dire le contraire. Mais en principe ceux qui font partie de la langue sont ceux qui sont exprimables par des phénomènes matériels, qui sont exprimables par des oppositions de mots.

Votre linguistique est-elle une linguistique formelle ?

Nous voudrions qu'elle soit formelle, elle ne l'est pas en fait actuellement. Mais nous avons toujours à l'horizon de nos recherches l'idée de pouvoir présenter nos concepts d'une manière formelle.

Pour vous, la formalisation est-elle obligatoire ?

Nous n'en sommes pas là, mais c'est toujours notre souci.

À quoi sert la formalisation ?

Ce n'est pas une condition suffisante, mais c'est une condition nécessaire de sérieux. Une recherche scientifique qui n'est pas formalisable, c'est une recherche scientifique qui fait intervenir des éléments incontrôlables, implicites. Une recherche qui n'est pas formalisable, c'est une recherche où l'implicite a un rôle constant, ce que nous voulons éviter le plus possible. Même si je combats la formalisation logique de la langue qui me semble trahir la réalité linguistique, je pense que les concepts linguistiques doivent être définis, et définis avec soin, définis les uns à partir des autres, ce qui implique une certaine formalisation. Le refus de la formalisation risque d'être le refus de la définition, et par là même le refus de propositions empiriquement intéressantes : quand les concepts ne sont pas définis on peut dire n'importe quoi.

Êtes-vous à la recherche d'universaux ?

Nos concepts sont des concepts universels puisque, par définition, ils sont destinés à s'appliquer à toutes les langues. Nos concepts d'argumentation et de polyphonie sont des universaux. Je ne pense pas qu'il y ait des *catégories* qui se retrouvent dans toutes les langues mais je pense qu'il y a un certain nombre de *concepts* qui peuvent servir à la description de toutes les langues.

Existe-t-il des niveaux de pertinence, des paliers d'analyse dans votre linguistique ?

Je répondrai non. Je ne peux pas dire que nous nous fixons un étagement des tâches tel que l'accomplissement de l'une soit la condition de l'accomplissement de l'autre. Nous prenons toutes les tâches que nous rencontrons dans le cadre de notre programme.

Votre linguistique s'arrête à la phrase. Comment s'occuper du discours ?

Elle s'arrête à la phrase, mais la phrase est décrite d'après les possibilités qu'elle donne pour fabriquer des discours. Donc d'un certain côté, c'est une linguistique de la phrase, et même des mots, mais par ailleurs c'est une linguistique du discours en ce sens que les mots et les phrases sont décrits par des argumentations. Je ne peux pas vous donner une réponse plus nette. Je ne peux pas vous dire si c'est une linguistique du discours ou non. Pour nous, décrire la langue c'est décrire ce qu'elle impose au discours.

De quelle façon définissez-vous votre corpus ? Comment le choisissez-vous et comment le délimitez-vous ?

C'est quelque chose qui manque certainement à notre recherche. Nous n'avons absolument aucune théorie du corpus. Nous prenons notre

corpus un peu au hasard, aussi bien dans la littérature que dans les conversations que nous entendons dans le métro. Nous n'avons absolument aucune théorie du corpus, c'est subjectif.

Qu'est-ce que le sens pour vous ?

C'est une question absolument centrale. Le sens d'un mot, ce sont les possibilités argumentatives qu'il donne. De même que le sens d'une phrase, ce sont les possibilités argumentatives qu'elle donne.

Comment distinguez-vous *sens* et *signification* ?

Ce sont des termes utilisés par différentes personnes de façon extrêmement différente. Il y a un sens technique chez Frege : la signification, c'est la référence, c'est la dénotation. C'est une conception possible, mais ce n'est pas du tout un sens que nous utilisons pour l'opposition sens / signification. Nous l'utilisons d'une façon très particulière qui n'est certainement pas la seule utilisation possible. Pour nous, le sens d'une expression, c'est la description que l'on doit donner de cette expression indépendamment de son utilisation, et la signification c'est la valeur sémantique qu'elle a lorsqu'elle est utilisée. C'est là l'utilisation que nous faisons de ces termes mais ce n'est pas du tout la seule interprétation qui leur a été donnée. On peut entendre par là beaucoup d'autres choses.

Vous excluez la référence de votre description de la langue, pourtant vous vous occupez de la situation. Pourriez-vous expliquer dans quelle mesure la situation vous intéresse ?

On s'occupe de la situation dans la mesure où elle est exprimable dans le cadre du discours. Elle n'est pas extralinguistique. Il y a une partie de la situation, bien sûr, qui est extralinguistique. Nous bavardons ici devant un ordinateur, dans un bureau, on aurait pu avoir la même conversation à la cafétéria, autour d'une tasse de café, de sorte que la situation matérielle du lieu de parole est largement extralinguistique. Ceci dit, il me semble que le sens d'une expression fait toujours allusion à son efficacité dans tel ou tel type de situation, mesure dans laquelle la situation fait partie de la linguistique. Le sens d'une parole, c'est ce qu'elle permet dans telle situation ou ce qu'elle interdit dans telle situation.

Et c'est cela que vous appelez la pragmatique...

La pragmatique qui nous intéresse, c'est cela.

Comment considérez-vous les rapports entre la pragmatique et l'énonciation ?

La partie de la pragmatique qui me concerne, c'est l'énonciation. Nous ne retenons des situations des discours que ce qui a rapport à l'énonciation. En ce sens, si on entend par pragmatique la prise en considération des situations de discours, nous ne considérons comme

pragmatique importante pour nous que celle qui concerne l'énonciation.

L'étude quantitative de la langue ne vous intéresse-t-elle pas ?

Personnellement je n'ai jamais fait d'étude quantitative, et je crois en tout cas que l'on peut s'en passer. Maintenant, qu'elle soit intéressante c'est possible, que certains types d'argumentation aient des effets quantitatifs en privilégiant certains types d'énonciation par rapport à d'autres c'est tout à fait possible, mais je pense que ce n'est pas un phénomène que l'on a besoin de prendre en considération pour décrire la langue.

Ne vous êtes-vous jamais intéressé à l'analyse parallèle de langues différentes ?

Non, il ne s'agit pas du tout d'arriver à la généralité par induction.

Ne vous êtes-vous jamais préoccupé de la syntaxe ?

Non, mais c'est un domaine de recherche.

Vous avez repris la dichotomie langue / parole de Saussure. Pourriez-vous commenter votre position ?

Où, j'ai parlé de cette dichotomie. On peut lui donner deux sens. Il y a un sens dans lequel je la reprends et un sens dans lequel je ne la reprends pas. Je reprends l'opposition entre la langue que les linguistes ont à décrire et la parole qui est une simple application de la langue, qui ne nous concerne pas directement et qui est une réalisation de la langue, alors que nous les linguistes essayons de décrire la langue elle-même. Mais si l'on dit que toute énonciation est de la parole, je ne suis pas d'accord, car nous mettons toute une partie de l'énonciation à l'intérieur de la langue. Il y a d'un côté un sens méthodologique que j'admets, de l'autre un sens plus matériel où la langue serait une sorte de code et la parole serait des énonciations utilisant ce code : dans ce sens l'énonciation se ferait en dehors de la langue, ce qui est contraire aux orientations de travail qui sont les miennes.

Je vous propose, si vous le permettez, d'évoquer de façon plus détaillée les théories et les concepts que vous avez développés. Pour chaque théorie, je vous prie de bien vouloir présenter ses principes, son originalité et son utilité. Commençons par la théorie de la présupposition...

La théorie de la présupposition n'est pas très originale dans le sens que bien avant moi, on avait dit qu'il y a dans un certain nombre d'énoncés des affirmations différentes. Par exemple, les grammairiens de Port-Royal ont dit qu'un certain nombre d'énoncés devaient être exposés, comme on disait à l'époque, en plusieurs énoncés subalternes. Ce qui peut être un peu original dans la façon dont j'ai traité la présupposition, c'est que d'une part j'ai étendu la notion à des faits autres que ceux dont parle Port-Royal pour lui donner une extension

bien supérieure, et d'autre part, j'ai soutenu qu'il s'agit dans le posé et le présupposé non pas de deux affirmations mais de deux attitudes différentes du locuteur, des attitudes autres que celles d'information et d'affirmation.

Pourriez-vous dire en quoi consiste précisément cette théorie ?

Dans cette théorie, je m'appuie sur des faits bien connus, à savoir qu'un certain nombre d'énoncés n'affirment quelque chose qu'en affirmant autre chose et en plaçant ce qu'ils affirment sur la constatation de quelque chose d'autre. L'exemple habituel c'est : « J'ai cessé de fumer ». Je dis à la fois que « je ne fume plus » et d'autre part que « je fumais autrefois », mais je ne le dis pas de la même façon. « Je ne fume plus », c'est une affirmation par rapport à laquelle j'envisage de continuer le discours, alors que « je fumais autrefois », c'est quelque chose que je prends comme un arrière-plan qui ne peut pas être mis en discussion dans le discours actuel.

Vous parlez aussi du sous-entendu. Est-ce la même chose que les implicatures conversationnelles de Grice ?

Oui, il me semble que c'est tout à fait la même chose. Il s'agit dans un cas comme dans l'autre de dénommer des éléments de sens qui sont produits par réflexion sur l'énonciation. Quelqu'un m'a dit quelque chose, je me pose la question : « Pourquoi a-t-il dit ce qu'il a dit ? » Le sous-entendu c'est la réponse à cette question. Je pense qu'il en est à peu près de même pour les implicatures de Grice.

À l'époque connaissiez-vous déjà les implicatures de Grice ?

Non. Quand j'ai parlé de sous-entendu il n'y avait pas encore la notion d'implicature. Les notions se sont développées de façon absolument parallèle.

Est-ce cette théorie qui vous a rendu célèbre ?

Oui, je pense que ma théorie de la présupposition est la plus connue. C'est la seule qui a vraiment eu du succès. Et maintenant, c'est cela qui m'intéresse le moins. Celle qui m'intéresse, c'est la théorie de l'argumentation dans la langue, et c'est celle qui est la moins admise. Et la polyphonie aussi a du succès.

Pourriez-vous exposer la théorie de la polyphonie ?

Elle consiste à dire que lorsque nous parlons, il y a plusieurs instances qui s'expriment à travers notre parole. C'est une certaine façon de placer dans la linguistique une intuition de Freud à propos de la dénégaration. Freud a fait remarquer que le malade qui produit un énoncé négatif produit en même temps l'énoncé positif et selon Freud c'était son être profond qui produisait l'énoncé positif, et en même temps il y avait la censure qui s'opposait à cet énoncé positif. La voix du ça et la voix de la censure s'exprimaient en même temps à travers l'énoncé de

dénégation. Je ne peux pas me prononcer sur la valeur psychologique de cette conception de la dénégation mais j'ai cru pouvoir montrer par des raisons à proprement parler linguistiques, que les énoncés négatifs étaient à la fois présentation d'une certaine façon de voir les choses et refus de cette façon de voir les choses et que même si cette façon de voir les choses était refusée, elle était cependant présentée tout en étant refusée. Si je vous dis : « Pierre n'est pas à Paris », je ne me contente pas de nier l'idée que *Pierre est à Paris*, je présente cette idée dans l'énoncé même et en même temps je prends une attitude d'exclusion, de refus, vis-à-vis de cette idée.

Le thème central de cette théorie de la polyphonie, c'est que l'on peut faire apparaître un contenu, une idée, une représentation, qu'il y a une façon de dire les choses dans un énoncé indépendamment de l'attitude que l'on prend vis-à-vis de cette représentation. Il s'agit de distinguer l'attitude vis-à-vis des représentations et d'autre part le mode de représentation de ces représentations. Ceci dit, tout le monde utilise maintenant le mot « polyphonie », il est assez habituel de mettre entre parenthèses après « polyphonie » : « (cf. Ducrot) ». Mais généralement les gens qui font allusion à ma théorie de la polyphonie font allusion à des formes extrêmement floues de cette théorie et sont souvent très éloignés de ce que je voulais dire. Peut-être que je ne l'ai pas dit d'une façon suffisamment précise, parce que si elle est mal interprétée, c'est qu'elle n'était pas assez précise, ou en tout cas qu'elle n'était pas exprimée de façon assez forte.

Vous étiez donc inspiré par Freud dans la construction de cette théorie ?

Oui, je pense que Freud m'a beaucoup aidé. Comme je viens de le dire, je ne peux pas me prononcer sur sa valeur psychologique, mais je pensais qu'il y avait dans Freud une idée qui pouvait concerner toutes les négations et pas seulement les négations plus ou moins pathologiques. Dans toutes les négations il fallait distinguer l'attitude d'exclusion et d'autre part la présentation. Il est nécessaire de dire qu'il y a présentation de certaines idées même si on dit par ailleurs qu'il y a exclusion de ces idées.

Avez-vous également été influencé par la théorie de la polyphonie de Bakhtine ?

Je ne la connais pas assez pour avoir été influencé par elle. Vous savez, d'une part il y a dans Bakhtine une théorie du dialogisme qui signifie que tout texte instaure un dialogue avec d'autres textes, et il semble que ma polyphonie en soit une extension, alors que Bakhtine a construit sa théorie à propos de littérature. Il y a d'autre part chez lui une tout autre idée : c'est qu'il est possible dans certains textes que l'auteur fasse apparaître des façons de voir les choses sans prendre parti. C'est ce que fait, selon Bakhtine, Dostoïevski par opposition à

Tolstoï, qui lui, prend parti par rapport aux opinions de ses personnages, aux façons de penser de ses personnages. Cette polyphonie-là est très différente de ma propre polyphonie linguistique, parce que pour Bakhtine, seuls certains auteurs sont polyphoniques alors que pour moi tout énoncé est polyphonique. D'autre part, je pense qu'il y a toujours l'attitude possible du locuteur vis-à-vis des points de vue même si son attitude est différente de sa présentation des points de vue.

C'est au sein de cette théorie que vous parlez de la question du point de vue. Pourriez-vous l'expliquer et nous dire quelle est sa différence avec la voix ?

À l'époque où j'ai lancé la théorie de la polyphonie, la voix et le point de vue n'étaient absolument pas distingués. Ils faisaient l'un et l'autre partie de la forme particulière que l'on donne à une représentation lorsqu'on parle. On peut dire que cette représentation est vue à partir d'un certain point de perspective. On peut dire d'autre part que cette représentation est caractéristique d'une certaine façon de penser, et voix et point de vue à cette époque n'étaient pas considérés du tout comme des notions différentes.

Aujourd'hui nous avons tendance à mettre nos points de vue à l'intérieur du contenu. C'est ce que nous faisons avec Marion Carel. Si je vous dis : « Il y a un policier de l'autre côté du pont » parce que je suis d'un certain côté du pont, ou si je vous dis : « Il y a un policier de ce côté du pont » parce que je suis de l'autre côté du pont, la présence du policier sera vue à partir de points différents, à partir de centres de perspective différents. Mais ces centres de perspective différents donnent naissance à deux images tout à fait différentes de sorte que le point de vue semble constitutif de l'image du contenu, donc de la représentation, si l'on admet qu'il y a des représentations. Cette conception du point de vue n'est pas du côté de la voix.

Peut-il exister, à votre avis, des énoncés sans locuteur comme le suggèrent certains linguistes ?

Personnellement, je crois que non, et là je m'oppose franchement à Benveniste. Il m'est peut-être arrivé de dire que oui parce que j'étais très impressionné par Benveniste et par son article sur les pronoms, mais je crois qu'il est impossible qu'il y ait un discours sans locuteur, notamment le discours que Benveniste appelle historique qui, selon lui, est un discours sans locuteur, alors qu'il est truffé de marques de locution : pronoms personnels, expressions subjectives du type « heureusement », « je crois », « je pense », etc. Prenez la négation : peut-on la comprendre autrement qu'en faisant intervenir un locuteur qui s'oppose à quelque chose ? Donc je crois que le discours dit « historique » de Benveniste, le discours sans locuteur, comporte lui aussi la présence d'un locuteur.

Je crois que la distinction que fait Benveniste entre le discours historique et le discours discursif est juste, mais il faudrait la décrire avec d'autres mots que celui de « locuteur ». Et c'est ce que fait par exemple Marion Carel dans sa théorie argumentative de la polyphonie. Elle admet la distinction benvenistienne entre un discours théorique et un discours un peu subjectif, mais ce n'est pas la présence du locuteur dans l'un et son absence dans l'autre qui sont les éléments définitoires de ces deux types de discours. Elle essaie de trouver d'autres modes de description de la distinction entre ces deux types de discours.

Vous avez également introduit en linguistique la notion de délocutivité. Pourriez-vous la développer ?

Je dis qu'il y a délocutivité quand dans le sens même d'un mot il y a une allusion aux discours où ce mot a été employé. Un mot a été employé d'une certaine façon et un sens se constitue par allusion à la façon dont le mot a été autrefois employé. J'ai essayé de systématiser l'idée benvenistienne de verbes délocutifs. Si je parle de délocutivité, c'est parce que je pense qu'il y a des mots dont la signification est construite à partir de discours et la délocutivité me permet de faire apparaître l'importance fondamentale de l'énonciation dans la signification puisqu'un mot délocutif est un mot qui tout en ayant l'air de qualifier les choses, les qualifie en indiquant les discours possibles à leur propos. Ce qui, pour moi, est important dans la délocutivité, c'est le fait qu'elle met l'énonciation au cœur même de la signification.

Vous avez aussi traité la notion de performativité. La reprenez-vous d'Austin ?

Oui, c'est une notion qui a été développée par Austin. Je n'y ai pas apporté de contribution particulière. Tout ce que je peux dire c'est que je suis en opposition avec l'idée selon laquelle les énoncés performatifs seraient une description de leur propre énonciation, description qui tiendrait au fait que ces énoncés comportent le pronom « je ». Pour moi, tout énoncé, quel qu'il soit, est une description de sa propre énonciation, et je définis le sens même comme une description de l'énonciation de l'énoncé, comme caractérisation de l'énonciation de l'énoncé. La performativité pour moi n'est qu'un cas particulier de ce caractère général du sens qui est de décrire l'énonciation de l'énoncé, qui n'est pas lié à une forme particulière notamment à la forme « je + verbe + proposition complétive ». Tout énoncé, quel qu'il soit, fait allusion à sa propre énonciation, dit ce qu'il faut penser de sa propre énonciation, dit ce à quoi sert et ce à quoi ne sert pas sa propre énonciation.

Pourriez-vous présenter la théorie des topoï ?

C'est une théorie que Jean-Claude Anscombre et moi avons développée et qui est destinée à introduire dans la signification même des

mots la base des argumentations à laquelle ces mots peuvent servir. Par exemple, le mot « prudent » peut servir à l'argumentation : « Il est prudent donc il n'aura pas d'accident ». Pour rendre compte de cette possibilité, Jean-Claude Anscombe et moi introduisons dans la signification même de l'adjectif français « prudent » un principe argumentatif que nous formulons de façon graduelle en disant que plus on est prudent moins on s'expose au risque, que plus on est prudent plus on a de chances d'éviter les accidents. La mise en évidence de la notion de topos permet de placer l'argumentation à l'intérieur même du sens des mots pour en constituer le noyau sémantique.

La théorie de l'argumentation dans la langue, en quoi consiste-t-elle ?

Cette théorie, que là encore j'ai construite avec Jean-Claude Anscombe, est destinée à dire que non seulement nous utilisons nos phrases pour faire des argumentations mais que les argumentations que nous faisons avec nos phrases sont constitutives du sens même des mots que nous employons. En ce sens, la théorie des topos n'est qu'une concrétisation de la théorie de l'argumentation dans la langue. L'essentiel dans la théorie de l'argumentation dans la langue consiste à dire que nos argumentations ne sont pas faites à partir de la signification des mots mais sont présentes dans la signification des mots, ce qui fait que nos argumentations ne peuvent pas être considérées comme des raisonnements car un raisonnement est fait par la mise en relation des significations de différents indices.

Vous vous êtes intéressé à l'argumentation dans la langue mais pas à l'argumentation dans le discours. Pourquoi ?

Je me suis intéressé à l'argumentation dans la langue parce que je pense que les argumentations que l'on peut trouver dans le discours sont fondées sur les mots eux-mêmes, et que l'argumentation dans la langue (l'argumentation interne à la langue) est à l'origine des argumentations que l'on trouve dans le discours. Les argumentations que l'on trouve dans le discours ne me semblent pas avoir une valeur très grande en ce qui concerne la vérité.

Pourriez-vous nous parler de la théorie des blocs sémantiques que vous développez avec Marion Carel ?

C'est une théorie de Marion Carel. Elle est destinée à donner une forme radicale et cohérente à la théorie de l'argumentation dans la langue, qui consiste à décrire le sens des énoncés par une série d'argumentations. La théorie des blocs sémantiques montre que ces argumentations qui constituent le sens des énoncés ne sont pas des jonctions entre des idées qui s'impliqueraient l'une l'autre ou s'opposeraient l'une à l'autre, mais que la relation entre les idées est constitutive des idées elles-mêmes, ce qui fait que ces idées intérieures à une argumentation constituent un bloc.

La théorie de l'argumentation dans la langue dit que le sens d'un énoncé est fait par des argumentations, mais l'argumentation est toujours la liaison entre deux idées ou entre deux énoncés. Lorsque nous faisons cette théorie, nous avons tendance à croire que ces deux énoncés, reliés par un « donc », par exemple, à l'intérieur d'une argumentation, ont une valeur sémantique indépendante. La théorie des blocs sémantiques telle que l'a construite Marion Carel est destinée à montrer que les deux éléments qui constituent une argumentation (« ceci donc cela » et « ceci pourtant cela ») ne sont pas descriptibles indépendamment l'un de l'autre, mais doivent se décrire l'un par rapport à l'autre, et chacun a dans son sens d'être continué par l'autre. Le « ceci » a dans son sens « donc cela » ou « et pourtant cela », et le « cela » a dans son sens « ceci donc cela » ou « ceci pourtant cela ». Il y avait certainement une contradiction qu'a bien vue Marion Carel mais que Jean-Claude Anscombe et moi n'avions pas vue parfaitement dans notre conception de l'argumentation dans la langue. Nous disions que le sens était le sens des argumentations, et nous comprenions les argumentations comme la jonction du sens de deux énoncés. Il y avait quelque chose de contradictoire à dire cela, et c'est cela que Marion Carel n'hésite pas à restituer avec ces blocs.

Certains linguistes fidèles à vos autres théories n'ont pas voulu adopter la théorie des blocs sémantiques. Pour quelle raison à votre avis ?

Alors là je n'en sais rien parce que pour moi cette théorie des blocs sémantiques est vraiment l'approfondissement, la radicalisation de tout ce que j'ai pensé, et les seules raisons qui peuvent amener à refuser la théorie des blocs sémantiques, si on les explicitait, constitueraient un refus de toute ma théorie de l'argumentation.

Cette théorie a-t-elle été inspirée par Aristote ou par Greimas ?

Je ne pense pas qu'elle soit inspirée par Greimas. Elle a été inspirée par Aristote, mais par opposition à Aristote parce que celui-ci pensait que les argumentations étaient des raisonnements mal faits, insuffisants, qui faisaient appel à d'autres moteurs que la raison à savoir l'*ethos* et le *pathos*. Pour Marion Carel et maintenant pour moi l'argumentation n'a aucun rapport quel qu'il soit avec le raisonnement. Cette théorie de l'argumentation par la langue est, si on veut, anti-aristotélicienne. Elle en est inspirée, bien sûr, parce que c'est la réflexion sur Aristote qui nous y a conduits, mais elle ne prend pas la suite des affirmations d'Aristote.

Comment voyez-vous le rapport entre la théorie des blocs sémantiques et le carré sémiotique de Greimas ?

Je ne vois pas de rapport particulier. Il se trouve que pour nous les enchaînements possibles en « donc » et en « pourtant » sont de quatre types : si on a deux prédicats A et C, on peut faire l'enchaînement A

donc C, l'enchaînement A pourtant non C, l'enchaînement non A donc non C, l'enchaînement non A pourtant non C. Ces quatre types d'enchaînements sont tous fondés sur une relation commune entre A et C. A et C ne sont pas vus comme des propriétés isolées mais comme constituant un bloc et c'est pour cela que les quatre types d'enchaînements que je viens d'énumérer sont tous des expressions de ce bloc qui est une certaine relation introduite par les mots A et C.

Ne pensez-vous pas qu'il s'agisse de la même logique dans ces deux théories ?

Non, je ne pense pas. Peut-être que c'est le cas mais personnellement si j'ai une dette vis-à-vis de Benveniste, ainsi que d'Austin, je ne pense pas en avoir vis-à-vis de Greimas. S'il y a une influence de Greimas sur moi, elle est tout à fait inconsciente. Nous essayons de définir de façon précise les relations entre les mots du carré, et ce qui nous intéresse, ce sont ces relations-là. Les quatre mots aux quatre coins d'un carré sémantique sont des concrétisations d'argumentations.

Pour le carré que vous établissez actuellement, peut-on passer d'une position à une autre ? Existe-t-il un parcours à faire ?

On y passe à travers les relations que nous avons définies, qui sont des relations de transposition, de conversion, de réciprocity, mais on peut dire qu'un certain nombre de phénomènes linguistiques comme la négation font passer d'une position à une autre position du carré. Vous passez par exemple de « A donc C » à « A pourtant non C » et tout cela selon le statut que l'on donne dans les mots à ces argumentations.

Selon ce que nous appelons l'argumentation interne ou l'argumentation externe, la négation suit une ligne du carré ou une autre. Par contre, il reste une étude à faire simplement : les évolutions du carré à travers l'histoire de la langue. Ce serait un travail à faire mais nous ne l'avons pas fait du tout. Il est possible que ce qui était un carré à telle époque ne le soit plus et laisse place à un autre carré à une autre époque. Je ne peux rien dire de plus précis sur ce point.

Avez-vous construit d'autres théories ou concepts que je n'ai pas évoqués ?

Oh non, pour l'instant il y a beaucoup de choses à faire. Le grand problème, c'est de rendre compatible la théorie de la polyphonie et la théorie de l'argumentation. Ces deux théories existent côte à côte, mais ne sont pas vraiment mises en relation. Ce dont Marion Carel et moi nous occupons actuellement c'est de la mise en relation de ces deux théories : il s'agit de montrer comment les points de vue présentés dans une vue polyphonique du sens peuvent être considérés comme argumentatifs et non représentationnels. Vous l'avez peut-être remarqué, quand je vous ai exposé la polyphonie, j'ai présenté les

contenus affirmés et la négation par exemple, comme des représentations du monde, mais si l'on ne prend pas en compte les représentations du monde et si on prend uniquement les argumentations, qu'est-ce que peuvent bien signifier les différentes attitudes qui sont mises en avant dans la polyphonie ? C'est cela actuellement notre problème majeur. C'est sur cela que nous travaillons.

Poursuiviez-vous le même objectif lorsque vous vous êtes intéressé à la présupposition, à l'argumentation puis à la polyphonie ?

Je pense que le sentiment fondamental est toujours le même. Il s'agit de montrer que la valeur sémantique de la langue est autre chose que des conditions de vérité des mots et des énoncés. Dans la théorie de la présupposition, on montrait que les énoncés devaient être sémantiquement décrits par des présupposés qui mettent les énoncés en dehors de l'alternative du vrai et du faux. L'argumentation – c'est pour cette raison que c'est la théorie pour laquelle j'ai le plus d'intérêt – décrit les énoncés par les enchaînements énonciatifs qui sont autre chose que les conditions de vérité. La polyphonie fait voir dans les sens des mots, des énoncés, un certain nombre de discours. Cette multiplicité de discours, qui serait en réalité le sens des mots et des énoncés, ne peut pas être jugée elle-même au nom du vrai et du faux.

J'ai entendu un linguiste dire qu'il est ducrotien mais que Ducrot lui-même ne l'est plus. Comment réagissez-vous à ce propos ?

Je ne sais pas ce qu'il entendait par là. Il y a beaucoup de gens certainement qui me reprochent de ne plus donner un rôle central à la présupposition et qui pensent que tout ce que j'ai fait après la théorie de la présupposition est une trahison de ma pensée première. Moi je pense au contraire avoir essayé de l'approfondir. Les gens qui vous disent qu'ils sont ducrotiens mais que Ducrot ne l'est plus, ce sont des gens qui n'ont pas bien approfondi Ducrot, qui se contentent d'une vue un peu superficielle de ce que Ducrot disait.

Vous vous considérez donc comme un homme de continuité et non comme un homme de rupture ...

Comme un homme de continuité. J'espère en tout cas.

Marion Carel résume ainsi votre entreprise : repérer « les traces et, dans bien des cas, la présence effective du dire [...] à l'intérieur de ce qui est dit »¹. Comment analysez-vous cette formule ?

Oui, certainement c'est un bon résumé, aussi bien pour la théorie de l'argumentation dans la langue que pour la polyphonie. Pour la polyphonie c'est évident ; pour l'autre c'est moins évident mais je pense que c'est quand même vrai puisque les argumentations sont bien des espèces de dire.

1. Marion Carel, *Les Facettes du dire : hommage à Oswald Ducrot*, Paris, Kimé, 2002, quatrième de couverture.

Pour qualifier le courant ou l'école dont vous êtes le chef, quel adjectif utiliseriez-vous ?

Linguistique autonome, c'est tout.

Serait-il pertinent de la désigner par « sémantique pragmatique » ?

Une sémantique englobant un certain nombre d'aspects, dont la pragmatique certainement.

Ou bien par « sémantique argumentative » ?

Je ne vous ai pas répondu « sémantique argumentative » parce que c'est un terme très technique. Tout ce que je fais c'est effectivement de la sémantique argumentative.

Où situez-vous aujourd'hui votre linguistique dans le contexte linguistique mondial ?

Je pense que ma linguistique n'existe guère qu'en France, un petit peu dans les pays nordiques, au Portugal et au Brésil, mais ce qui domine actuellement dans le monde c'est la linguistique cognitiviste et la linguistique référentialiste.

À votre avis, quel est l'aspect le plus original de votre œuvre ?

Ce qui me semble original, c'est cette idée structuraliste de décrire la langue par la langue.

Voyez-vous des personnes qui ont eu une influence sur la linguistique telle que vous la pratiquez ?

Certainement Benveniste, un linguiste brésilien nommé Christian Vogt avec qui j'ai beaucoup travaillé, et d'autre part Jean-Claude Anscombe avec qui j'ai construit toute la théorie de l'argumentation dans la langue et puis Marion Carel qui développe cette théorie dans un sens qui me semble être le sens authentique de cette théorie. Et puis il y a Saussure, bien sûr.

Parmi vos livres, quel est votre préféré ?

Celui qui a eu le moins de succès, à savoir *Les Échelles argumentatives*, un petit livre antérieur aux théories de Marion Carel sur les blocs sémantiques mais qui s'ouvre vraiment sur cette théorie et qui trouve un prolongement naturel dans la théorie des blocs sémantiques. Personne ne le connaît, et c'est celui pour lequel j'ai le plus d'affection.

Vos théories linguistiques peuvent-elles avoir une place dans les manuels scolaires ?

Pour l'instant non ! Les placer dans les livres scolaires impliquerait de les dénaturer. C'est ce qui est arrivé à la grammaire générative : elle a été dénaturée lorsqu'on a voulu l'introduire tout de suite dans les manuels. Il faut attendre que ces théories soient un petit peu mûries : elles sont à l'heure actuelle en construction, il y a beaucoup d'ambiguïtés, d'incertitudes.

Vos théories peuvent-elles apporter une contribution aux méthodes d'apprentissage des langues ?

Peut-être, mais jusqu'ici en tout cas, rien n'a été fait qui me semble un tant soit peu convaincant. Ceci dit il y a très peu de théories linguistiques qui ont réellement servi à l'apprentissage des langues. On a essayé, au moment du triomphe de la grammaire générative, de construire des méthodes d'enseignement des langues à partir de la grammaire générative, et cela a été une catastrophe.

Vous avez collaboré avec plusieurs personnes ou équipes : au CNRS, avec le groupe λ -I, avec Todorov, Anscombe, Schaeffer, Barbault, Carel... Quelle est votre opinion sur le travail en équipe ?

Il est sûr que j'ai souvent travaillé matériellement avec d'autres personnes, mais il ne s'est jamais agi de travailler en équipe au sens où il conviendrait de diviser les problèmes en sous-problèmes dont les différents membres de l'équipe se chargeraient individuellement. Cela je ne l'ai jamais fait. Quand j'ai travaillé en équipe avec Jean-Claude Anscombe puis Marion Carel ou bien les gens du Groupe Logique-Langage ou encore ceux de mes élèves avec qui j'ai écrit *Les Mots du discours*, le travail en équipe servait uniquement à élargir la réflexion, à faire des objections auxquelles on ne pensait pas soi-même. J'ai toujours utilisé l'équipe dans cette intention. Mes équipiers, c'étaient des gens qui faisaient des objections et qui m'obligeaient par leurs objections, par les difficultés qu'ils voyaient, par leurs exigences, à rechercher de façon plus approfondie. Mais il n'y a jamais eu dans ma façon de travailler une quelconque division du travail. Je ne vois pas comment en linguistique on pourrait accomplir cette division du travail que l'on accomplit en psychologie : toi tu t'occuperas de ceci, toi tu t'occuperas de cela... Je ne crois pas que la linguistique soit arrivée au point où certaines sciences de la nature sont arrivées, à savoir au point où on peut diviser la recherche en un certain nombre de questions. Pour moi, il y a une seule chose dont il faut s'occuper : si on se réunit à plusieurs pour s'occuper de cette chose, c'est afin d'avoir une vision plus large et surtout plus critique.

Arrêtons-nous un instant sur vos ouvrages collectifs. Commençons par le *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Comment est venue l'idée de sa rédaction ? Quel a été votre mode de collaboration ?

Je dois vous avouer que j'ai fait ce dictionnaire parce que j'avais des besoins financiers et qu'un dictionnaire des sciences du langage pouvait rapporter plus qu'un ouvrage de linguistique pure. Quant aux personnes avec qui j'ai fait ce dictionnaire, de Todorov à Schaeffer, je ne peux pas dire qu'il se soit agi avec eux d'un travail conjoint car chacun de nous travaillait sur des problèmes tout à fait particuliers sans que nous cherchions à établir une unité entre ce que nous disions

les uns et les autres. C'est l'éditeur qui avait choisi de réunir dans un même ouvrage des recherches de linguistique et des recherches de littérature, mais je ne peux pas dire qu'il s'agit d'une littérature fondée sur la linguistique, ni d'une linguistique visant la compréhension de la littérature. Dans ces dictionnaires, le point de vue littéraire et le point de vue linguistique ont été développés de façon tout à fait séparée.

Comment le *Nouveau Dictionnaire encyclopédique* a-t-il été élaboré ?

C'est moi qui ai demandé à l'éditeur de le faire, parce que l'ancien n'était plus du tout à jour, qu'il donnait trop d'importance à des théories dont il est apparu par la suite qu'elles avaient moins d'importance, par exemple la grammaire générative... D'autre part, je mesurais dans l'ancien dictionnaire l'ignorance que j'ai depuis comblée – mais cela ne signifie pas qu'il n'en reste pas d'autres. Il m'a semblé nécessaire de modifier les choses que je disais. Personnellement j'étais et je suis encore désolé quand je vois des gens travailler avec ce premier dictionnaire parce qu'il ne correspond plus à ce qu'on fait maintenant.

Pour votre autre ouvrage, *L'Argumentation dans la langue*, de quelle façon la collaboration a-t-elle vu le jour ?

C'est un livre que Jean-Claude Anscombe et moi avons fait ensemble et qui développe une autre idée essentielle, à savoir que l'argumentation ne se surajoute pas à l'activité linguistique mais qu'elle est dans le sens même des termes.

Qui a pris l'initiative ? Comment cette collaboration s'est-elle déroulée ?

C'est moi le plus vieux, donc c'est certainement moi qui avais l'initiative, mais c'était un travail tout à fait égalitaire et chacun de nous disait ce qu'il pensait des problèmes et ce qu'il pensait du point de vue de l'autre sur ces problèmes. Dans la collaboration il n'y avait plus qu'une seule personne avec deux têtes.

Jean-Claude et moi travaillions absolument tous les jours, plusieurs heures par jour. Généralement pas pour des articles ou pour des ouvrages, mais pour réfléchir à nos thèses principales et notamment à cette idée que l'argumentation est l'essence même du sens.

Comment avez-vous connu Jean-Claude Anscombe ?

Je l'ai connu parce qu'il avait assisté, élève, à des cours que j'avais donnés dans une école organisée par les Hautes Études qui s'appelait « École préparatoire à la recherche en sciences sociales ». Jean-Claude Anscombe était venu dans la section linguistique. Il n'était pas à proprement parler un étudiant : il jouait le rôle d'étudiant mais il était beaucoup plus âgé que les autres élèves et avait beaucoup plus de connaissances et de possibilités de réflexion personnelle que les autres. C'est là que nous nous sommes connus et appréciés et avons

décidé de travailler en commun en pensant que ce travail commun pouvait être productif.

Vous avez écrit un ouvrage qui s'appelle *Enseignement du français et enseignement des mathématiques*. Comment ce livre a-t-il été écrit ?

Il a été fait avec Marie-Claire Barbault, une mathématicienne. À l'époque – c'était au tout début de ma carrière –, je pensais vraiment qu'une connaissance exacte du langage consistait à y retrouver un certain nombre de valeurs logiques de sorte qu'il y avait intérêt à enseigner en même temps les mathématiques ou la logique et, d'autre part, la grammaire. C'est une opinion que je n'ai absolument plus mais c'est relatif à une époque où j'étais un peu logiciste. Ce qui est sûr, c'est que je ne réécrirais plus ce livre. Ce qui est dans ce livre, c'est un certain nombre de remarques qui me semblent justes ou intéressantes. Ce qui me semble utile dans ce livre, c'est ce qui montre l'opposition entre la pensée logique et la pensée linguistique et non pas leur rapprochement.

Dernière question sur vos livres, chez quels éditeurs avez-vous le plus souvent publié et pourquoi ?

J'ai commencé au Seuil où j'ai publié le *Dictionnaire* et aussi *Qu'est-ce que le structuralisme ?* pour des raisons personnelles un peu bizarres. Puis j'ai rompu avec le Seuil parce qu'ils auraient dû en bonne logique, étant donné les livres que je leur avais donnés, me faire jouer un rôle plus important dans le développement de la linguistique chez eux ; donc je m'en suis séparé. J'ai publié *Dire et ne pas dire* aux Éditions Hermann, mais je ne peux pas dire que j'en ai été très satisfait. Finalement j'ai trouvé l'éditeur selon mon cœur : les Éditions de Minuit, et notamment le directeur de cette maison, Jérôme Lindon. C'était un homme extraordinairement sympathique et pour lequel on ne pouvait avoir que de l'admiration et de l'affection. C'était un homme qui refusait absolument que l'on cherche à plaire au public, qui ne craignait pas du tout de publier des ouvrages dépourvus de toute prétention. Il avait gagné un peu d'argent en publiant Marguerite Duras et cela lui suffisait pour publier des ouvrages scientifiques et théoriques dépourvus de toute possibilité de succès éditorial. Jamais il ne m'a contraint à faire quoi que ce soit de contraire à ma position intellectuelle. Il cherchait au contraire à m'inciter à développer mes idées même si le développement de ces idées devait les rendre particulièrement peu attrayantes pour le public. Les Éditions de Minuit étaient l'éditeur parfait. Le seul inconvénient c'est qu'il ne cherche pas non plus à vendre ses livres et ne cherche pas à rendre ses livres vendables. J'aurais préféré qu'il cherche à vendre ses livres sans chercher à ce que ses livres soient vendables ; mais on ne peut pas tout avoir.

LINGUISTES ET THÉORICIENS DU XX^e SIÈCLE

Je voudrais dans un premier temps évoquer quelques linguistes importants du xx^e siècle. Pourriez-vous nous présenter les forces et les limites de leurs théories, indiquer les leçons que l'on peut en tirer ? Nous dire si vous les avez rencontrés – s'agissant de contemporains – et s'ils vous ont influencé ? Vous avez déjà parlé de Ferdinand de Saussure. Voulez-vous ajouter quelque chose ?

Non, je serais amené à me répéter.

Nicolaï Sergueïevitch Troubetskoï ?

Je ne connais pas ce qu'il a fait en dehors de la phonologie. Personnellement, je suis redevable à la phonologie dans la mesure où elle est saussurienne et où elle développe l'idée que les sons de la langue doivent s'étudier par rapport à leur fonction à l'intérieur de la langue et non pas en eux-mêmes. C'est ce que j'essaie de faire en sémantique.

Charles Bally ?

Il y a beaucoup d'aspects de Bally qui me semblent extrêmement intéressants et que j'ai utilisés, comme sa conception de la coordination. Il y a d'autre part son opposition du *modus* et du *dictum* que je reprends finalement en la modifiant quelque peu. Je ne reprends pas le *modus* tel qu'il le développe : son *modus* est un petit peu psychologique et j'essaie de ne rien mettre de psychologique à l'intérieur du sens. Il est amené pour approfondir l'opposition entre *dictum* et *modus* à dire des choses très utiles et à faire des analyses dont il y a beaucoup à tirer. J'ai trouvé beaucoup d'inspiration dans Bally.

Gustave Guillaume ?

Il me semble très intéressant et je crois que beaucoup de nos théories, à Marion Carel et à moi, peuvent être décrites comme des tentatives pour expliciter des intuitions de Guillaume. On retrouve finalement ses intuitions dans ce que nous disons. Par exemple, notre conception de la négation est tout à fait inspirée de lui, avec les degrés possibles dans la

négation, avec l'idée que c'est un renversement, que la langue ne se décrit pas par une opposition du vrai et du faux. Nous essayons de dire mieux que Guillaume ce que, selon nous, il devait sentir.

Guillaume indiquait : « Avant d'être un système d'oppositions, la langue est un système de positions. »¹ Quel est votre point de vue ?

Je ne peux vraiment pas juger cette formule de Guillaume. Il faudrait d'abord savoir de quelles positions il s'agit. Je crois qu'il pense à des positions à l'intérieur de l'espèce de structure qu'il imagine et qu'il essaie de retrouver partout. Vous savez ce « V » qui va de l'infini à zéro, de zéro à l'infini, avec la langue qui serait un ensemble de positions à l'intérieur de ces deux axes qui constituent pour lui l'essence de toutes les catégories. Maintenant est-ce que cela fait une grosse différence de dire par exemple que les mots « peu » et « un peu » diffèrent parce qu'ils opposent le positif et le négatif – « un peu » étant positif et « peu » étant négatif –, et dire, comme le fait Guillaume, que « peu » et « un peu » sont situés sur les deux axes divergents du « V » sémantique qui est à l'origine pour Guillaume de toute représentation linguistique ? Je ne sais pas si ce n'est pas dire au fond la même chose de façon différente.

Louis Hjelmslev ?

J'aime bien son aspect formaliste, mais je trouve qu'il est vraiment trop loin de l'application aux langues. Il ne se soucie pas de construire des notions qui soient applicables à la connaissance des langues. Il ne donne aucune prise sur la réalité linguistique. J'ai consacré pas mal de temps à l'étudier, mais je n'ai jamais rien trouvé qui me soit utile.

Léonard Bloomfield ?

Je ne le connais pas du tout. Cette tentative d'une linguistique comportementaliste, le behaviorisme, me semble tout à fait étrange.

Émile Benveniste ?

Je l'ai vu plusieurs fois, comme tout le monde, mais je n'ai jamais fréquenté ses séminaires. Je lui dois beaucoup. C'est lui qui m'a donné l'idée, non seulement à moi mais à toute ma génération, de classer l'énonciation dans le sens et je crois vraiment qu'on ne peut pas décrire les mots sans faire apparaître les énonciations qui se font grâce à ces mots.

Benveniste affirmait : « Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre. »² Seriez-vous d'accord ?

Comment sait-il que le langage reproduit le monde ? On sait qu'il a une organisation propre, que nous essayons d'étudier, mais je pense

1. G. Guillaume, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1964, p. 119.

2. É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, 1966, p. 25.

que c'est vraiment une façon de parler absolument gratuite de dire qu'il reproduit le monde. On ne sait pas s'il le reproduit ou pas. Tout ce que nous connaissons, c'est le monde dans l'organisation que lui donne le langage. Je veux bien qu'il y ait un monde derrière, mais...

Benveniste note ailleurs : « Le langage est dans la nature de l'homme, qui ne l'a pas fabriqué. »¹ Quel est votre avis ?

C'est une belle phrase. Comment peut-il le prouver ? Moi je n'en sais rien du tout. On s'est beaucoup battu pour savoir si le langage était naturel ou s'il était construit. Benveniste a dit cela pour s'opposer à l'idée que le langage est un instrument dont on se sert et donc tel que l'on pourrait avoir une pensée indépendante de lui. Je me sers d'un marteau, qui est un instrument, et moi je ne suis pas ce marteau. Je l'ai construit ou du moins des collègues l'ont construit. Alors ce qu'il veut dire avant tout c'est que nous ne nous servons pas d'un langage que nous trouvons mais que notre vision même du monde est liée au langage. Je pense que c'est ce qu'il dit avec cette formule. Maintenant il faudrait connaître la nature de l'homme et ce que c'est, je n'en sais rien du tout. Ce qu'il veut dire c'est que ce n'est pas un instrument dont on puisse se servir et dont puisse se servir une intelligence qui serait indépendante de lui. Cela je le crois, oui. Mais l'introduction du mot « nature » fait partie des utilisations benvenistiennes de mots philosophiques qui ont été à l'origine du succès de Benveniste mais qui ne sont pas la partie la plus sérieuse de son travail.

André Martinet ?

Je crois pouvoir dire qu'il m'a enseigné la linguistique, c'est grâce à lui que je connais un peu de syntaxe et surtout de phonologie, mais ceci dit, ma sémantique ne ressemble en rien aux propositions de Martinet. Il ne s'intéressait pas à la sémantique. C'était un homme à la fois très chaleureux en tant qu'homme et très sectaire en tant que savant. Il était absolument terrible pour les gens qui ne partageaient pas ses opinions. Moi, je ne souffrais pas beaucoup de son sectarisme, parce que la sémantique pour lui n'existait pas. Mais pour les syntacticiens et les phonologues qui déviaient un peu de sa pensée, il était absolument terrible, il n'était pas ouvert du tout aux innovations. Notamment, il n'a pas compris du tout ce qu'il y avait d'intéressant dans la grammaire générative. Il a vu simplement dans cela un ennemi qui risquait de diminuer son empire. Parce qu'il avait une conception impérialiste de la linguistique dans le sens où il était l'empereur et il fallait que toute la linguistique obéisse à ses opinions personnelles. Il n'a jamais été hostile à mes travaux, parce que pour lui ce n'était pas de la vraie linguistique. Il s'en fichait à condition qu'on dise que ce n'était pas de la linguistique.

1. *Ibid.*, p. 259.

Martinet affirmait que la sémantique s'occupe de « la substance du signifié » et que la syntaxe s'occupe de sa « forme »¹. Comment justifiait-il cette idée ? Qu'en pensiez-vous en son temps et qu'en pensez-vous aujourd'hui ?

Quand il disait que la sémantique s'occupe de la substance, c'était une façon pour lui de dire « la sémantique ne me concerne pas », parce qu'il ne s'occupait pas de la substance. C'était une conception tout à fait négative de la sémantique qu'il défendait grâce à cette définition. D'autre part, je n'admettrais pas du tout que la syntaxe soit la forme du signifié. Pour nous, la sémantique donne la forme du signifié et la syntaxe donne une réalisation possible du signifié, mais pas sa forme fondamentale.

Martinet indique : « La meilleure méthode de description linguistique aboutira à rendre compte, au mieux, de quatre-vingt-quinze pour cent des faits. »² Quel est votre jugement ?

Je ne sais pas à quels faits il pense, quels sont les faits dont il pense qu'on ne pourra expliquer par la meilleure description linguistique ? Quels sont ces cinq pour cent pour Martinet ? Moi j'ai suivi avec admiration les cours de Martinet. Il n'était pas un homme prudent, et là c'est une déclaration qui me semble un peu trop prudente pour y voir le fond de la pensée de Martinet. Il pensait qu'il expliquerait tout, en tout cas il ne s'intéressait pas – et en cela moi je le suis – aux choses qu'il ne pouvait pas expliquer.

Roman Jakobson ?

Je ne le connais pas bien. Je sais qu'il est habituel d'avoir une grande révérence pour Jakobson, moi je ne peux pas dire que je n'ai rien trouvé d'intéressant chez lui. Cela vient peut-être de ce que j'étais élève de Martinet qui était un ennemi absolument farouche de Jakobson. Les quelques formules de Jakobson qu'on a retenues me semblent soit dépourvues de sens, soit évidemment fausses. Quand il définit par exemple la poésie comme la projection de l'axe du paradigme sur l'axe syntagmatique, c'est absolument intenable. C'est une formule qui est tout à fait jolie, la projection du paradigme sur l'axe syntagmatique, cela vaut pour l'inventaire de Prévert, un paradigme étalé en syntagme, mais au-delà je ne vois pas du tout. Par exemple pour Baudelaire, cela ne vaut pas.

Jakobson notait : « Tous les autres phénomènes de la culture présupposent la langue. »³ Qu'en dites-vous ?

Beaucoup d'activités culturelles se font sans la langue. Cette phrase

1. Voir M. Carel, « Préface », *Les Facettes du dire...*, *op. cit.*, p. 9.

2. A. Martinet, *Mémoires d'un linguiste : vivre les langues*, entretien avec Georges Kassai avec la collaboration de Jeanne Martinet, Paris, Quai Voltaire, 1993, p. 348.

3. R. Jakobson, « Jakobson : la langue est le moteur de l'imagination », interview avec Michel Tréguer et François Châtelet, *La Quinzaine littéraire*, n° 51, mai 1968, p. 18.

serait difficile à défendre pour la musique, qui est bien une activité culturelle, difficile à défendre pour la peinture. Jakobson ne l'a pas du tout démontré. C'est une très belle formule, mais je ne sais pas si lui-même serait capable de la justifier en montrant en quoi la langue est présente dans la peinture et dans la musique par exemple.

Bernard Pottier ?

Je le trouve très intéressant. Un très grand nombre de ses remarques sont tout à fait utiles. Je ne pense pas qu'il ait une théorie linguistique bien construite, mais il a un très grand nombre de remarques empiriques tout à fait intéressantes.

Antoine Culioli ?

Je dirais un peu la même chose que j'ai dite à propos de Guillaume. J'ai l'impression que certaines de nos théories sont des développements d'intuitions de Culioli, qui sont des intuitions extrêmement fines, mais je ne peux pas entrer dans le détail du rapprochement.

Noam Chomsky ?

Je crois que Chomsky est un grand linguiste de l'époque moderne : après Saussure il y a Chomsky. Ce qui est remarquable dans Chomsky c'est l'exigence de rigueur qu'il a introduite dans la linguistique et qui n'était pas concevable auparavant, même chez Saussure. Il a introduit une façon nouvelle de faire de la linguistique en définissant les notions qu'on utilisait et je pense que nous lui sommes tous redevables de cette exigence de rigueur. Maintenant, que penser de sa syntaxe ? Je ne peux rien en dire. Je ne me suis pas assez occupé de syntaxe, mais les sémantiques construites sur Chomsky sont généralement logicistes, étrangères à ce que nous voulons faire. J'ai une attitude positive en ce qui concerne l'esprit de son travail et je m'abstiens en ce qui concerne son travail de syntacticien. Quant aux inspirations qu'il a données à la sémantique, je ne travaille pas du tout dans ce sens-là.

Que pensez-vous de cette idée de Chomsky : « Nous parlons comme nous voyons ; nous n'apprenons pas notre langue, elle est innée, inscrite dans notre biologie »¹ ?

Je ne peux pas prendre position parce que c'est sûr que nous n'apprenons pas à proprement parler notre langue. Dire qu'elle est innée, oui, il y a sans doute des principes qui sont innés, mais il me semble qu'on a beaucoup exagéré dans ce sens. La vue de la langue que donnent les théories chomskyennes mêmes n'a rien à voir, me semble-t-il, avec une conception innée de la réalité linguistique.

Comment les influences réciproques entre la linguistique française et la linguistique américaine se présentent-elles ?

1. N. Chomsky, *Structures syntaxiques* (1957), Paris, Seuil, 1969.

Ces influences ont été surtout de la part de la linguistique américaine sur la linguistique française. Je pense que nous avons tous été influencés par Chomsky, notamment à cause du besoin de rigueur qu'il nous a inculqué et que personne n'avait auparavant en Europe, même pas Saussure. Je laisse de côté le problème de la syntaxe.

Vous souvenez-vous de débats entre linguistes ?

Le seul dont je me souviens, c'est celui que j'ai déjà évoqué entre Martinet et Jakobson.

Leur opposition n'avait-elle pas de fond théorique ?

Sur un certain nombre de points, si, c'est clair. Il y a le binarisme de Jakobson qui, selon Martinet, est absolument arbitraire : il n'y a aucune justification à trouver partout des situations binaires. D'autre part, il y a chez Jakobson, du point de vue de Martinet, une trop grande attention à la substance. Je crois que ce serait les deux reproches factuels que Martinet ferait à Jakobson : l'attention à la substance et le binarisme. Mais la raison principale de leur opposition était personnelle. Martinet était ennemi mortel de Jakobson et affichait un profond mépris pour lui. Jakobson était un homme extrêmement brillant qui faisait de l'ombre à Martinet, qui l'empêchait d'être le premier linguiste de son temps. C'est sûr que Jakobson était plus brillant, il était plus proche de la littérature, du milieu artistique. Martinet avait du mépris pour ceux qui n'adoptaient pas sa façon d'observer le langage, par exemple pour des linguistes comme Dubois et Pottier et pour les premiers générativistes.

J'aimerais maintenant évoquer des théoriciens qui ont travaillé sur le langage. Pourriez-vous dire ce que vous pensez de leurs travaux, préciser s'ils vous ont influencé et si vous avez eu des rencontres avec ceux d'entre eux qui vous sont contemporains ? De Bakhtine, vous avez déjà parlé. Voudriez-vous ajouter autre chose ?

Non, je n'ai rien d'autre à ajouter, sinon que j'ai une relation lointaine avec Bakhtine. Je ne peux pas dire que je m'en suis inspiré, étant donné que je ne le connais pas assez. Je connais quelques lieux communs que tout le monde répète à propos de Bakhtine, comme l'idée que dans certains textes l'auteur laisse la liberté à ses personnages et dans d'autres ne leur laisse pas de liberté, mais je ne peux pas dire que je l'ai utilisée.

Charles Sanders Peirce ?

Tout ce que je peux en dire, c'est que j'ai été amené à réagir contre la tripartition sémantique, pragmatique, syntaxe. J'ai essayé d'intégrer la sémantique avec la pragmatique, alors que lui y voit trois aspects différents de la langue. C'est plutôt une réaction contre Peirce que je peux considérer comme caractéristique de mon travail.

Ludwig Wittgenstein ?

Je suis certainement très redevable de la lecture de Wittgenstein et notamment au passage entre le premier Wittgenstein qui est logiciste et le second qui a une conception du langage comme « jeu », indépendante de l'activité logique. Je crois que j'ai été très encouragé par la façon dont il a abandonné la vue logique du langage qui était la sienne à ses débuts, quand il était l'élève de Russell. Il m'a inspiré quand il a abandonné cette vue pour étudier les jeux que l'on peut faire avec la langue et quand il a pensé que ces jeux étaient la nature profonde de la langue. Pour moi, les argumentations « ceci donc cela », « ceci pourtant cela » sont des jeux que l'on fait avec les mots, et leur nature de jeux n'empêche pas qu'ils expriment des significations réelles. En tout cas, moi j'ai commencé par faire des études de logique. J'ai eu beaucoup de mal à me dégager de la logique dans mon activité de linguiste et l'exemple de Wittgenstein m'a beaucoup aidé.

Wittgenstein écrit : « Le langage des philosophes est un langage déjà déformé comme des chaussures trop étroites. »¹ Qu'en pensez-vous ?

C'est une phrase qui a eu un grand succès dans la philosophie du langage anglaise, selon laquelle la philosophie ne pose ses problèmes que parce qu'elle déforme le langage et utilise les mots avec un sens qui n'est pas leur sens. Si les mots étaient utilisés dans leur sens linguistique exact, les problèmes philosophiques disparaîtraient. C'est l'un des grands thèmes de la philosophie du langage. Je ne suis pas persuadé que les problèmes philosophiques disparaîtraient si le langage était bien utilisé car les problèmes philosophiques sont bien souvent des problèmes linguistiques. Je ne pense pas qu'on puisse les distinguer les uns des autres et dire qu'on va se débarrasser de la philosophie grâce à la découverte de l'essence même du langage, car je pense que la découverte de la nature même du langage pose de grands problèmes philosophiques.

Gaston Bachelard ?

Chez Bachelard il y a une certaine phénoménologie. Il a eu l'idée d'étudier les rêves par exemple, indépendamment de la réalité à laquelle ces rêves font allusion. Je pense qu'il faut le faire pour le langage aussi.

Jean Piaget ?

Je le connais bien sûr parce que j'ai une formation philosophique. La philosophie, à mon époque, comprenait la psychologie et le grand psychologue de l'époque était Piaget, mais je ne pense pas que j'aie utilisé quoi que ce soit de Piaget dans mon travail linguistique. D'ailleurs Piaget avait une vue un peu négative de la langue. Pour lui, l'activité psychologique vraie était très différente de l'activité linguis-

1. L. Wittgenstein, *Culture and Value*, Oxford and Cambridge, Blackwell, 1994, p. 41.

tique et elle était un peu cachée par l'activité linguistique. Il n'y a pas d'intuition linguistique dans Piaget et cela ne l'intéressait pas.

Jacques Lacan ?

Je ne crois pas l'avoir jamais rencontré. J'ai essayé plusieurs fois de le lire, et jamais je n'ai réussi à le comprendre. J'ai l'impression qu'il a des exigences d'intelligibilité qui ne sont pas les miennes. Pour moi, Lacan reste inintelligible : mes efforts pour définir les termes, je n'arrive pas à les retrouver chez Lacan et quand quelqu'un n'essaie pas de définir les termes dont il se sert, pour moi ce qu'il dit n'est pas bien important. Maintenant je me trompe peut-être : il est possible qu'on puisse dire des choses importantes sans les définir. Moi j'ai appuyé tout mon travail intellectuel sur l'effort de définition.

Jean-Paul Sartre ?

Je ne le connais pas personnellement. J'ai beaucoup apprécié sa philosophie et je lui suis certainement redevable de l'idée que nous sommes la proie constante d'autrui. La théorie de la polyphonie essaie dans une certaine mesure de concrétiser cette idée qu'autrui est en nous ; cette idée vient de Sartre.

Maurice Merleau-Ponty ?

Je vous dirais la même chose qu'à propos de Sartre. Ce que j'ai retenu chez lui c'est une définition du structuralisme appliqué à la perception : Merleau-Ponty étudie la perception sans s'appuyer sur une connaissance du monde perçu. Je crois qu'il est possible d'étudier la langue sans s'appuyer sur une connaissance de la réalité à l'occasion de laquelle la langue est utilisée. Je peux dire que j'applique à la parole ce que Merleau-Ponty applique à la perception. On a un objet : soit la perception, soit la langue, qui parle d'autre chose, qui concerne autre chose, à savoir le monde dans les deux cas. Cependant, on essaie d'étudier cet objet de façon indépendante de ce à quoi il réfère.

Merleau-Ponty affirme que le langage « est notre élément, comme l'eau est l'élément des poissons »¹. Quelle est votre position à ce sujet ?

Je serai bien tenté de croire que le langage est notre élément étant donné que je n'arrive pas à imaginer une pensée qui ne soit pas en même temps un discours. Le langage est notre élément mais il s'agirait de savoir quelle est l'influence du langage sur la pensée. Il faudrait l'étudier dans le détail et c'est un travail très difficile.

En tout cas je pense que ce qu'il veut dire est du même type que ce que veut dire Benveniste avec « le langage est dans la nature de l'homme ». Simplement Merleau-Ponty n'aime pas parler de nature humaine et il préfère parler d'éléments, de milieux externes plutôt que de nature interne. Mais dans un cas comme dans l'autre, ce que l'on

1. M. Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 25.

dit, c'est qu'on ne peut pas expliquer le langage par quelque chose qui serait extérieur au langage. Il y a une sorte de primat du langage. Et ce primat je crois que c'est du structuralisme, l'idée structuraliste elle-même, qui n'est pas prouvable en elle-même d'ailleurs. Alors, le fait qu'on utilise la métaphore du milieu comme fait Merleau-Ponty ou la métaphore de la nature comme fait Benveniste, je ne pense pas que ce soit très important.

Paul Ricœur ?

Je ne le connais pas du tout. Je ne le connais ni personnellement, ni même par ses travaux.

Ricœur indique à propos du langage qu'« il est le médium, le "milieu" dans quoi et par quoi le sujet se pose et le monde se montre. »¹ Quel est votre point de vue là-dessus ?

Je ne peux pas prendre parti par rapport à cette grande déclaration philosophique. Moi, je m'en méfie a priori, enfin vous devez le deviner, parce que définir le langage comme le médium entre le monde et le sujet, cela supposerait qu'on ait déjà eu une saisie du sujet et une saisie du monde. Je ne vois pas comment on peut saisir le monde et comment on peut saisir le sujet. Enfin je ne sais pas si on gagne beaucoup à ces grandes déclarations ; mais là je vous parle de façon un peu subjective. Je vous montre mon énervement devant l'utilisation de la philosophie pour donner une pseudo-réponse à des problèmes qui sont plutôt de l'ordre de la science.

Claude Lévi-Strauss ?

Je dois dire que c'est lui qui m'a introduit au structuralisme et par la suite à Saussure. C'est une démarche un petit peu bizarre. C'est en lisant Lévi-Strauss, parce que je m'intéressais à l'anthropologie, que j'ai été amené à m'intéresser à Saussure sans m'occuper des recherches de Lévi-Strauss. Pour moi, Lévi-Strauss, c'est l'introducteur à Saussure.

L'avez-vous rencontré ?

Non, je ne l'ai pas vraiment rencontré. J'ai dû le croiser. Vous savez, c'était un homme d'accès très difficile, lui comme Benveniste étaient des hommes avec qui il était très difficile d'avoir des rapports personnels. Il savait qu'il était un grand savant et il avait tendance à attendre des autres qu'on le respecte. Personnellement, je n'ai aucun goût particulier pour le respect. Je ne demande pas le respect et je ne donne pas le respect. Je ne me voyais pas avoir des rapports personnels ni avec Benveniste ni avec Lévi-Strauss.

Roland Barthes ?

1. P. Ricœur, *Le Conflit des interprétations : essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969, p. 252.

Je le connais trop peu. Je ne peux absolument rien dire sur Barthes. Je l'ai rencontré, mais je ne le connaissais pas vraiment.

Barthes indiquait : « Ce que je cache par mon langage, mon corps le dit. [...] Mon corps est un enfant entêté, mon langage est un adulte très civilisé. »¹ Quel est votre jugement à cet égard ?

Je ne pense pas que notre langage soit tellement civilisé. Notre théorie de l'argumentation vise à voir dans le langage des éléments qui ont peu de choses à voir avec la rationalité, si c'est la rationalité que Barthes entend par « adulte » et « civilisé ».

Algirdas Julien Greimas ?

J'ai très peu parlé de Greimas parce que je le comprends mal. Il se peut que ce que je dis ne soit pas plus clair que ce que dit Greimas, mais je ne pense pas m'être servi de lui.

Pourtant vous avez écrit en 1966 un compte rendu de sa *Sémantique structurale*. Qu'est ce qui a attiré votre attention sur cet ouvrage ?

C'est très vieux. C'est l'un de mes premiers articles. Quand on est débutant, on ne renonce jamais à une occasion d'écrire parce qu'on a absolument besoin pour sa carrière ultérieure d'écrire : on m'avait demandé de faire un compte rendu de ce livre de Greimas et je l'ai fait. Je suis toujours d'accord avec l'idée que ce livre a une certaine importance, mais enfin je ne peux pas dire qu'il a pénétré dans mon existence intellectuelle.

À vrai dire, je ne vois pas de relation directe entre la sémiotique de Greimas et ma linguistique, sinon des rapports qui tiennent au fait que l'une et l'autre développent des idées qui ont été ou qui sont à la mode.

Mais vous connaissiez Greimas de près...

Oui, je l'ai beaucoup rencontré et j'ai participé à son séminaire. C'est un homme pour qui j'ai, en tant qu'individu, une grande sympathie, même si je ne suis pas arrivé à profiter véritablement de son travail intellectuel. Il a certainement aidé à ma nomination à l'EHESS et je lui dois beaucoup de gratitude, mais je ne pense pas qu'il m'ait apporté quelque chose intellectuellement. C'était un homme généreux et ma gratitude ne dépasse pas ce point de vue. Je pense que ce n'était pas exactement ce qu'il attendait.

Ce qui peut surprendre, c'est que vous ayez suivi les séminaires de Greimas mais jamais les séminaires de Benveniste, comme vous le disiez tout à l'heure...

Je n'ai jamais suivi les séminaires de Benveniste. Il se trouve que j'ai suivi les séminaires de Greimas. Ce n'est pas du tout le même genre de séminaire : Greimas ne parlait jamais dans ses séminaires. Il faisait

1. R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 54.

toujours parler des gens et il y avait très souvent des gens extrêmement intéressants. En revanche, Benveniste ne faisait pas des séminaires mais des exposés ou des cours et je regrette de ne pas y avoir participé. Les gens qui vous disent « J'ai suivi les séminaires de Greimas », ce n'est pas Greimas qu'ils ont entendu mais les gens que Greimas faisait venir.

Louis Althusser ?

Je l'ai assez bien connu personnellement, dans la mesure où j'ai fait des études de philosophie sous sa direction. Pour moi, il est simplement un professeur de philosophie exigeant et sérieux. S'il a eu une influence sur moi, c'est dans la mesure où j'ai essayé dans l'enseignement écrit ou oral d'avoir les exigences que lui-même avait. Il est plutôt un modèle. Lacan n'est pas un modèle pour moi ; Althusser serait un modèle.

Michel Foucault ?

Je ne peux rien vous répondre à propos de Foucault. Je ne l'ai jamais rencontré. Quand j'essaie de chercher les thèmes qui pourraient avoir eu un retentissement dans mon travail, je n'arrive pas à en trouver de façon explicite. Il est probable qu'implicitement il a eu une influence sur tous les gens qui essayaient de réfléchir à cette époque. Nous sommes dans une certaine mesure tous d'une façon ou d'une autre foucauldien sans pouvoir le mesurer très nettement.

François Châtelet ?

Je l'ai connu amicalement, mais je ne peux pas dire que nous avons eu des rapports scientifiques. Je l'ai connu parce que nous avons fait ensemble une émission sur Jakobson et puis nous avons conservé de bons rapports mais pas du tout des rapports scientifiques.

Dans cette émission, Châtelet dit : « Le langage, c'est le lieu où s'articulent la nature et la culture. »¹ Quel est votre avis là-dessus ?

C'est probable, je ne peux pas dire le contraire. Mais je vous demanderais de me faire cette justice, c'est que dans tout cet entretien je n'ai jamais employé de phrases de cette nature qui sont des phrases impossibles à discuter. Il est sûr que la nature et la culture s'articulent dans le langage. Maintenant, qu'en dire de plus ? Je n'aime pas ce genre de grandes déclarations. Pour moi ces phrases sont juste des déguisements de l'absence de réflexion.

Gilles Deleuze ?

Je n'ai rien à dire. Il ne me dit vraiment rien. Je ne le connais ni personnellement ni intellectuellement.

Pierre Bourdieu ?

1. F. Châtelet, dans *Roman Jakobson...*, *op. cit.*, 20^e minute.

Je l'ai rencontré. Il a même hébergé un de mes articles dans sa revue de sociologie. J'ai une grande estime pour son travail mais pas pour sa conception du langage. Il en a une conception beaucoup trop positive. Il prend véritablement le langage comme une expression de la réalité un peu biaisée et ne pense pas à une autonomie du langage, ce que j'ai essayé pour ma part de développer à travers tout mon travail.

Jacques Derrida ?

Je ne le comprends pas, je ne peux pas en parler. J'ai plusieurs fois essayé de le lire, mais j'ai toujours été dépassé au bout d'une demi-page.

En général, vous n'êtes pas d'accord avec le déconstructionisme ?

Non, moi j'essaie de construire. Bien sûr, je déconstruis une certaine vision référentialiste du langage ; mais, on essaie de construire autre chose à sa place, on ne déconstruit pas pour déconstruire !

John Langshaw Austin ?

J'ai beaucoup lu Austin et j'ai beaucoup tiré de sa théorie de l'illocutoire. Pour moi, c'est un homme extrêmement important. Bien sûr c'est lui qui m'a donné le courage d'avoir une vue de la langue qui ne considère pas les énoncés comme de simples affirmations de réalités. Cela je le dois à Austin. De façon négative, je dois beaucoup à Austin parce qu'il a aidé à me défaire d'une conception réaliste de la signification. Mais ceci dit, je ne pense pas que l'étude de la multiplicité des actes de langage possibles qui, selon lui, donne la clé de la signification, soit tellement utile, parce que j'ai l'impression qu'on peut trouver autant d'actes que l'on veut et concevoir ces actes un petit peu comme on veut. Je ne pense pas qu'une connaissance précise du langage puisse se fonder sur une connaissance des actes accomplis à travers le langage. Lui dirait que le sens c'est l'ensemble des actes illocutoires qui doit être accompli au moyen de cette expression. Je ne pense pas que les actes illocutoires soient la même chose que les enchaînements argumentatifs, je pense que cela se passe à un autre niveau. Ceci dit, nous avons comme problème – que nous n'avons pas résolu – de montrer comment des enchaînements argumentatifs qui constituent l'essence sémantique des mots permettent l'accomplissement des actes illocutoires. C'est à faire, parce que c'est une bonne notion la théorie illocutoire.

John Searle ?

Je dirais la même chose que pour Austin. Il m'a aussi donné l'idée que l'on pouvait caractériser le langage sans étudier les représentations auxquelles le langage fait allusion. Je crois que je suis plus près d'Austin que de Searle. Ce que je reprocherais à Searle en plus de ce que je reproche à Austin, à savoir leur confiance dans l'étude des actes

de langage, c'est de croire qu'il y a un noyau représentationnel, propositionnel, un noyau logique à l'intérieur de l'acte de langage, ce noyau étant le contenu auquel s'applique la force illocutoire. Je suis plus distant de Searle que d'Austin, mais j'ai une très grande admiration pour l'un comme pour l'autre.

Gérard Genette ? Je pense aux concepts d'énonciateur, de locuteur et de sujet parlant que vous avez développés en linguistique et qui correspondent aux concepts de narrateur, de sujet de conscience et d'auteur introduits par Gérard Genette...

Tout à fait, et d'ailleurs je l'ai écrit. J'ai l'impression d'avoir appliqué en linguistique un certain nombre de concepts mis au point pour l'étude de la littérature par Genette. Notamment, vous l'avez dit vous-même, l'opposition genettienne entre l'auteur et le narrateur a comme correspondant mon opposition linguistique entre le sujet-parlant et le locuteur. Et d'autre part, l'opposition genettienne entre « qui parle » et « qui voit » a comme correspondant l'opposition entre le locuteur qui est du côté de « qui parle » et l'énonciateur qui est du côté de « qui voit », le sujet de conscience. J'ai tout à fait conscience de ce que je dois à Genette. J'espère avoir un peu transformé ses concepts pour les appliquer à la langue ; ils ont pris une autre forme dans le travail linguistique. Mon intuition vient de Genette. Il m'a beaucoup influencé, je l'avoue très volontiers.

Je voudrais maintenant citer trois autres auteurs sur le langage. Pourriez-vous dire ce que vous en pensez ?

Paul Valéry : « Le poète se consacre et se consume [...] à définir et à construire un langage dans le langage. »¹

Il y a deux possibilités en ce qui concerne le rapport de la poésie et du langage : il y a des gens comme Mallarmé pour qui la poésie est un approfondissement du langage, c'est dire que la poésie consisterait à donner au langage un sens plus pur. Et puis, il y a une autre conception qui me semble être celle de Valéry pour qui la poésie est une œuvre qui se fabrique à travers le langage, ce qui est incontestable. Bien sûr on utilise le langage pour faire de la poésie, mais j'aurai plutôt tendance à penser que la poésie est aussi révélatrice du langage. Il me semble que la poésie est une sorte de linguistique et là je serai plutôt proche de Mallarmé.

Hobbes : « Vrai et faux sont des attributs de la parole, et non des choses. Là où il n'est point de parole, il n'y a ni vérité ni fausseté. »²

Comment réfuter ? Il faudrait connaître un endroit où il n'y a pas de langage. Personnellement je ne crois pas que les notions de vérité et

1. P. Valéry, *Variété (1924-1944)*, Œuvres I, Paris, Gallimard, 1957, p. 611.

2. T. Hobbes, *Léviathan : traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*, trad. François Tricaud, Paris, Dalloz, 1999, p. 31.

de fausseté soient essentielles pour l'étude du langage et qu'on puisse décrire celui-ci en se demandant à quel moment il est vrai ou il est faux, sachant que la vérité et la fausseté sont extérieures par rapport au langage. Je ne suis pas d'accord avec Hobbes sur ce point. Je pense que le vrai et le faux sont des mots du langage, mais je ne pense pas que ce soient les concepts qui permettent une connaissance précise et profonde du langage.

Ménandre : « Ce qui persuade, c'est le caractère de celui qui parle, non son langage. »¹

Pour le caractère de celui qui parle, d'accord, c'est ce qu'Aristote appelait l'*ethos*. L'*ethos*, s'il persuade, c'est dans la mesure où il parvient au public par l'intermédiaire du langage. On ne peut pas opposer l'*ethos* au langage, mais seulement l'*ethos* au contenu du langage, parce que l'*ethos* se montre dans le langage et persuade grâce à la façon dont le langage le fait apparaître véritablement ou faussement. Je pense que pour persuader il faut dans son langage donner une image favorable de son caractère et c'est dans le langage que cela apparaît.

1. *Fragmens de Ménandre et de Philémon*, traduits par Raoul-Rochette, Trouvé, 1825.

QUESTIONS PERSONNELLES

Quels sont vos centres d'intérêt ?

Dans le domaine intellectuel, je pense que je n'ai pas d'autres centres d'intérêt que le langage. Mais je ne peux pas dire qu'il y ait des domaines de recherche autres que la langue où j'ai envie de travailler. J'aurais eu envie de faire des mathématiques, mais je me suis vite rendu compte que j'étais parfaitement incapable. J'ai des intérêts dans des domaines tout à fait différents, notamment la grande passion de ma vie a été l'alpinisme et tous les sports de montagne, mais cela a peu de rapport avec la linguistique. Ce qui est intéressant dans une course de montagne, ce n'est pas l'altitude où on va, mais ce qu'on appelle l'engagement, étant donné les difficultés qu'on essaie de vaincre, techniques ou d'itinéraire. On se retrouve seul et sans possibilité d'être aidé par quiconque sauf par le camarade avec qui on fait de la montagne, parce que moi j'ai toujours fait de la montagne avec des camarades, et ce groupe est réduit à lui-même.

Aimez-vous la littérature ?

Oui, bien sûr. J'aime surtout la littérature classique et vous vous êtes peut-être aperçu que j'aime bien prendre mes exemples chez les grands écrivains du XVII^e siècle. Dans Molière, Racine, Corneille qui, pour moi, exploitent la langue de façon très intéressante.

Quels romans ou romanciers préférez-vous ?

Comme roman, il y a certainement *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, et d'autre part, il y a tous les romans de Stendhal qui est pour moi le romancier par excellence, en plus d'être le philosophe par excellence. C'est dans Stendhal que j'ai trouvé l'idée qu'il faut chercher à se plaire à soi-même plutôt que de plaire aux autres. Je ne sais pas si cette idée est très honnête parce que se plaire à soi-même n'est-ce pas une façon de plaire à une image des autres que l'on se fait ?

Quels poètes ou poèmes vous plaisent-ils ?

Je ne peux pas dire que je suis extrêmement intéressé par la poésie. J'aime de temps en temps lire du Baudelaire, mais je n'ai pas le sentiment conscient que je dois quelque chose à la poésie.

À part des ouvrages linguistiques, écrivez-vous d'autres textes ?

Non. Je n'ai jamais réussi à écrire autre chose que de la linguistique. J'ai toujours eu l'ambition d'écrire un roman, mais c'est une ambition contrariée. Certainement mon grand regret c'est de ne pas avoir réussi à écrire un roman qui irait construire un monde différent de celui dans lequel je vis. Cela je n'ai pas pu le faire.

Avez-vous essayé ?

Je n'ai pas essayé. J'ai toujours trouvé la tâche au-dessus de mes moyens.

Êtes-vous intéressé par l'art ?

Je suis très intéressé par l'art, essentiellement par l'art médiéval et avant tout par l'art roman. Marion Carel et moi passons une bonne partie de nos vacances – et c'est au désespoir de notre fille –, à visiter les églises romanes. Ce que j'aime dans l'art roman, c'est l'aspect non figuratif. Je crois que même les arts comme la peinture ou la sculpture ne sont pas fondamentalement figuratifs même s'il se trouve qu'ils peuvent avoir de temps en temps des ambitions figuratives. On découvre cet aspect non figuratif à plein dans l'art médiéval. Cet art non figuratif qui cependant nous dit quelque chose du monde, il me semble qu'il a un rapport avec ce que je fais en linguistique puisque la linguistique argumentative semble couper complètement le sens de la réalité. Mais cette signification coupée de la réalité donne en même temps des indications sur la réalité, même si c'est une *image* à proprement parler de la réalité. Il y a un texte de Maurice Denis qui m'influence beaucoup. Je ne peux pas le citer de façon littérale. Maurice Denis dit que ce qui fait une peinture, ce n'est pas la ressemblance avec une réalité possible, c'est le fait qu'il y ait un certain nombre de lignes et de couleurs combinées selon un certain ordre¹. Ma linguistique argumentative, dans la mesure où elle est à l'origine et au fondement du sens des argumentations faites dans le discours, opère dans ce domaine ce que Maurice Denis demande de faire en peinture : se contenter d'une organisation de lignes que l'on estime satisfaisante et admettre d'autre part que ces lignes amènent à penser quelque chose de la réalité. De la même façon, j'espère que notre linguistique argumentative, même si elle s'éloigne totalement au

1. « Se rappeler qu'un tableau – avant d'être un cheval de bataille, une femme nue, ou une quelconque anecdote – est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées » (M. Denis, *Du symbolisme au classicisme : théories*, Paris, Hermann, 1964, p. 33).

départ de la réalité, même si elle essaie de se développer en dehors de toute représentation des choses, va donner une certaine vision de la réalité.

Avez-vous des souvenirs de la deuxième guerre mondiale ?

J'ai beaucoup de souvenirs de la deuxième guerre mondiale. J'étais enfant pendant cette période. De 1939 à 1945 j'étais à Paris. J'avais 9 ans au début de la guerre et 15 ans à la fin de la guerre. Je ne peux pas dire que nous avons beaucoup souffert. Pour moi, c'est malheureux à dire, mais cela a été une période très heureuse. D'abord parce que j'étais enfant et d'autre part parce que la bourgeoisie parisienne n'a pas vraiment souffert à proprement parler des restrictions et de toute façon si on en souffrait, cela ne se voyait pas. D'autre part, à ma connaissance, nous n'étions pas du tout au courant de ces choses horribles qui se sont passées pendant cette guerre. Il me semble, d'après mes souvenirs, que nous ne savions pas du tout ce qui se passait dans les camps de concentration ou ce qui se passait dans les villes allemandes écrasées par l'aviation anglo-américaine. Tout cela était vraiment étranger à notre vie et nous menions à Paris notre vie qui était finalement une vie très calme et très heureuse.

Il n'y avait donc pas une atmosphère de terreur pour vous...

Non, pas du tout. Ce que je dis là sont les impressions d'un enfant de la petite bourgeoisie française très favorisée et je n'en tire absolument aucune idée sur la réalité de cette guerre et l'horreur des événements qui se sont passés.

Avez-vous été intéressé par la politique ?

Je n'ai jamais eu d'action politique réelle et je ne me suis jamais engagé réellement sauf au moment de la guerre d'Indochine où j'ai participé à un certain nombre d'actions, dont certaines étaient relativement violentes, contre la guerre, mais dans l'ensemble je n'ai pas eu d'activité réelle en politique. Ceci dit, personnellement, je crois que je peux dire que je suis pour tout ce qui est contre l'État et contre tout ce qui est en faveur de l'État. Ma position politique est une position purement sentimentale et une position de désobéissance à l'État.

Quel que soit l'État ?

Quel que soit l'État. Il était évident que lorsqu'il s'agissait de l'État nazi, il fallait lui désobéir, ce que 99 % des Allemands n'ont pas eu le courage de faire, mais je pense que même nos États relativement plus acceptables n'ont aucun droit à réclamer de l'obéissance. Pour moi, la vertu fondamentale, c'est la désobéissance car c'est le mépris de l'autorité. C'est d'ailleurs plus une façon de penser qu'une position politique.

Comment les manifestations auxquelles vous avez participé se sont-elles déroulées ?

Les manifestations contre la guerre d'Indochine, c'étaient des manifestations, si mes souvenirs sont bons, essentiellement dirigées par le Parti communiste, et comme je n'étais pas communiste – je n'ai jamais été véritablement communiste –, je ne peux pas dire que j'ai eu un rôle quelconque dans l'opposition à la guerre d'Indochine. De même, j'ai participé aux manifestations contre la guerre d'Algérie. J'ai eu un rôle, pas un rôle dirigeant, mais un rôle malgré tout un petit peu militant dans l'opposition à la guerre d'Algérie.

Ce que vous évoquez par rapport à l'autorité suppose-t-il que la politique n'est pas le monde des personnes honnêtes ?

Les gens qui font de la politique peuvent agir de façon très honnête en faisant réellement tous leurs efforts pour obtenir des améliorations à la situation sociale, mais je pense que l'utilisation de l'autorité est extrêmement dangereuse.

Ce que vous suggérez ne se rapproche-t-il pas de l'anarchisme ?

Cela se rapproche de l'anarchisme qui n'est pas militant parce que je ne fais rien, mais ce sont des sentiments anarchistes et je ne peux pas me prévaloir d'une quelconque action anarchiste. Il est sûr que si j'agissais, j'agirais dans le sens de l'anarchisme. D'ailleurs, il y a une certaine concordance entre la linguistique que Jean-Claude Anscombe, Marion Carel et moi essayons de développer et d'autre part ce que je viens de vous dire sur l'anarchisme politique car notre linguistique est anarchique en ce qu'elle refuse de voir dans le sens ce qu'on y voit habituellement, à savoir des représentations de la réalité.

Que pensez-vous de la politique universitaire ?

J'ai vécu toute ma vie à l'intérieur de l'université et je me rends bien compte des ridicules et des méchancetés qu'il y a dans le monde universitaire, mais personnellement je n'en ai jamais beaucoup souffert. Ce monde universitaire m'a toujours été finalement assez favorable. Il y a eu deux ou trois occasions où certains ont essayé de m'empêcher de travailler. C'étaient des occasions tout à fait isolées. J'ai vécu à l'intérieur des Hautes Études qui constituent un milieu très libéral : on ne demande rien d'autre aux membres de l'École que de faire leur travail, et moi je me suis plu énormément dans ce milieu-là. Bien sûr il y a de la politique universitaire aux Hautes Études, il y a des gens qui se battent pour avoir un peu de pouvoir supplémentaire, mais ce n'est pas important par rapport à l'atmosphère générale de collaboration qui règne dans la maison. Quand je dis collaboration, je ne veux pas dire que les gens travaillent les uns avec les autres, mais plutôt qu'ils se laissent travailler les uns les autres. Je crois que tout ce qu'on attend de l'université c'est de travailler.

Êtes-vous pour la désobéissance dans les milieux académiques aussi ?

Oui.

Où étiez-vous en Mai-68 ? Que faisiez-vous ?

J'en étais à ma dernière année au CNRS. C'est après 68 que je suis entré aux Hautes Études. Quelle a été mon attitude ? La même que celle des étudiants, c'est-à-dire une attitude de sympathie pour le mouvement, c'est comme cela qu'on disait à l'époque. Ce mouvement était un mouvement de désobéissance vis-à-vis des idéologies reçues. Ceci dit, j'ai participé à un certain nombre de manifestations parmi lesquelles il y en avait qui étaient un peu violentes, mais je ne peux pas dire que j'ai eu un rôle effectif. Je ne suis jamais monté sur une barricade. J'y participais en priant le Ciel pour que ces manifestations ne dégénèrent pas, comme on disait à l'époque, et que la police finalement en garde le contrôle. Il y a une petite malhonnêteté à cela.

Quelle impression gardez-vous rétrospectivement de Mai-68 ? Quel rôle ces événements ont-ils joué en France ?

Je crois que Mai-68 a joué un rôle extrêmement important. Même si je ne peux pas citer de but en blanc des changements qui ont été précisément déterminés par Mai-68, il y a eu une atmosphère de liberté, d'indépendance qui s'est développée à partir de là et c'est un effet très positif de mon point de vue. Cette valorisation de la désobéissance dont je vous parlais, Mai-68 l'a beaucoup développée.

Ces événements ont-ils eu un effet sur votre vision universitaire ?

Sur le moment, cela a eu un certain effet dans ce sens que les universitaires sont devenus un peu lâches. Dans les années qui ont suivi, pour avoir un peu de succès à l'université, il fallait être d'accord avec ces événements de Mai-68 et puis tout cela a disparu et l'université a repris très rapidement son conformisme naturel.

Constatez-vous des différences considérables entre les gens d'aujourd'hui et ceux d'il y a cinquante ans ?

Non, je ne peux pas dire que je constate des différences et je pense qu'il y a toujours ce souci de réussite et en même temps une volonté profonde d'être libre, soi-même. Je ne pense pas que cela ait changé.

De la recherche et de l'enseignement, qu'est-ce qui vous a le plus intéressé ?

Je n'ai jamais vu d'opposition entre la recherche et l'enseignement. D'ailleurs, je suis très reconnaissant aux Hautes Études de m'avoir permis de développer cette façon de penser parce que l'enseignement que l'on développe aux Hautes Études, c'est un enseignement de recherche. Pour moi, enseigner a été de présenter mes propres recherches, j'ai très rarement fait un enseignement dogmatique et je ne vois

pas du tout l'enseignement comme un savoir constitué. L'enseignement c'est juste pour moi une certaine façon de systématiser un peu les idées auxquelles je suis arrivé par la recherche. La contrainte de l'enseignement, c'est de rendre les résultats de la recherche plus systématiques pour qu'ils soient plus compréhensibles, plus accessibles à des non-initiés.

Quelles sont les caractéristiques d'un bon enseignant et celles d'un bon chercheur ?

Je ne ferai pas beaucoup de différences entre le bon chercheur et le bon enseignant. Pour moi, un bon enseignant doit chercher avant tout à développer la réflexion chez ses élèves. Il ne doit pas chercher à leur communiquer du savoir, mais il doit les habituer à réfléchir. Il faut, d'autre part, qu'il leur donne des informations qui puissent être utilisables dans la vie extérieure. Je pense que le bon enseignant doit satisfaire quelques exigences supplémentaires qui sont des exigences publiques. Quelquefois il doit se faire écouter de son public, il doit l'amuser, le distraire, l'intéresser. Mais la qualité fondamentale est la qualité de chercheur : le but de la recherche est de rendre les élèves capables de réflexion.

Je pense que vous diriez la même chose pour un directeur de thèse. Combien de thèses avez-vous dirigées ?

Oui, la même chose. Je ne peux pas vous donner de chiffre. J'en ai beaucoup dirigé. C'est tout ce que je peux dire.

Pendant combien d'années ?

J'ai commencé à diriger ma première thèse aux Hautes Études en 1972 et lorsque j'en suis sorti c'était aux environs de l'an 2000.

À l'époque, le doctorat était-il différent de celui d'aujourd'hui ? Sur quelle base comparez-vous les thèses d'il y a quarante ans et celles d'aujourd'hui ?

Je crois que la grande transformation, c'est la suppression de ce qu'on appelait autrefois la grande thèse. Ces travaux de mille pages qui prétendaient traiter à fond un sujet lui-même énorme, cela n'existe plus et c'est très bien. En ce qui concerne la fonction de la grande thèse en revanche, elle est maintenue bien sûr puisque c'est elle qui permet d'être professeur d'université, et elle a été dévolue à l'habilitation qui n'est que très partiellement la sanction d'un travail de recherche. Si vous voulez, cette grande thèse d'autrefois a disparu en ce qui concerne sa matérialité, mais non pas en ce qui concerne sa fonction, parce que la fonction est essentielle : il s'agit de trouver un moyen de choisir les professeurs d'université. Personnellement j'ai eu la chance de devenir une sorte de professeur d'université sans faire ni petite ni grande thèse, parce que les Hautes Études avaient un système

tout à fait différent et qui est très local dans l'université française, où on ne demande aucun titre particulier pour l'élection. Quand j'ai commencé à travailler dans l'enseignement universitaire et notamment dans l'enseignement de la recherche, je crois que l'essentiel du changement était déjà fait, il n'y avait plus de grande thèse. Je n'ai jamais dirigé ces travaux monumentaux d'autrefois. Les thèses que j'ai dirigées, c'était toujours ce qu'on aurait autrefois appelé des petites thèses.

Aviez-vous un cercle d'étudiants ?

Non, j'avais des étudiants des Hautes Études, les mêmes personnes pendant plusieurs années, mais pas un cours officiel. Dans mes séminaires, il y avait entre 50 et 100 personnes.

Comment ce groupe s'est-il constitué ?

Au début ils venaient parce qu'ils en avaient besoin pour leur travail, puis il me semble qu'un certain nombre sont restés par simple intérêt, c'est-à-dire désintéressés.

À quel point faites-vous attention aux paroles quotidiennes des gens ?

Elles font partie de notre corpus, tout du moins peuvent faire partie de notre corpus quand nous les entendons. Et nous avons souvent des exemples extrêmement intéressants auxquels les grammairiens et les rhétoriciens ne pensent pas. Je pense que c'est extrêmement utile de voir ce qui se dit en fait.

Quelles langues parlez-vous ?

Je n'en parle aucune, sauf à peu près le français, mais je connais les langues anciennes : le latin et le grec ; et d'autre part, l'anglais, le portugais, l'espagnol et l'allemand. Je regrette de ne pas connaître de langues un peu exotiques.

Y en a-t-il une que vous aimez particulièrement ?

J'aime particulièrement l'allemand, parce que c'est une langue qui me semble très expressive.

Si vous retourniez sur votre passé, feriez-vous le même chemin ?

Je crois que oui. Disons que je commencerais peut-être plus directement par la recherche linguistique alors que j'y suis arrivé par un long détour à partir de préoccupations de logique et de philosophie, mais je suis tout à fait d'accord avec le point où je suis arrivé.

Avez-vous des regrets ou des remords dans le parcours que vous avez effectué ?

J'ai certainement le regret d'avoir fait trop de concessions à ce qui se disait habituellement à l'époque où je travaillais, et c'est Marion Carel qui a été amenée à détruire une à une toutes ces concessions qui dé-

guisaient mes intentions profondes. Notamment, j'ai fait trop de concessions à la logique de l'implication et j'ai tendu à considérer l'argumentation comme une certaine forme d'implication ou de raisonnement, une forme un peu particulière, mais je n'ai pas vu tout de suite que c'était totalement autre chose. J'ai peur tout en ayant combattu le logicisme d'avoir été sans le vouloir trop logiciste. De même dans ma théorie de la polyphonie, ce que je regrette c'est d'avoir essayé de la rendre plus vraisemblable, d'avoir considéré les énonciateurs comme des êtres en chair et en os qui sont comme des individus de la réalité alors qu'il fallait avoir une vue beaucoup plus abstraite de l'énonciateur. Mais là encore, les regrets que j'ai, je crois que le travail actuel de Marion Carel permet de leur répondre. Je n'ai pas de remords scientifiques.

Avez-vous eu un but scientifique que vous n'avez jamais atteint ?

Oui, il est sûr qu'au début de mes recherches j'avais un but scientifique que je n'ai jamais atteint : c'est celui d'instaurer un véritable calcul au sens le plus exigeant du mot, calcul permettant de déterminer le sens de nos énoncés. Je croyais dur comme fer qu'il était possible d'arriver à ce résultat. J'ai tenté d'y arriver mais en vain. Maintenant j'ai un peu l'impression qu'il n'y a même pas à aller dans ce sens. Ce n'est même pas une bonne utopie.

Avez-vous déjà commencé un projet scientifique que vous avez abandonné en cours de route ?

Oui... J'avais l'intention de faire une description systématique de l'ensemble du vocabulaire français, ou du moins d'une certaine portion du vocabulaire français, mais je ne suis jamais parvenu à décrire un groupe déterminé de mots, que ce soit des mots du lexique ou des mots grammaticaux. J'ai pensé pouvoir faire une étude générale des conjonctions, mais je ne suis jamais arrivé au-delà de la conjonction « mais »...

Avez-vous eu des moments difficiles dans votre vie scientifique ?

Non, je ne peux pas dire que j'ai eu des moments difficiles. Au début, je n'ai pas été pris au sérieux par mes collègues, mais comme je ne les prenais pas moi-même au sérieux, cela ne me gênait pas beaucoup et dans l'ensemble je peux dire que tout le monde a été très gentil avec moi : il y a très peu de collègues qui ont vraiment essayé de casser ma carrière scientifique, ce qui s'est produit une ou deux fois, mais cela a été vraiment très rare alors que c'est monnaie courante dans la vie scientifique notamment dans la vie linguistique actuelle. Je crois que j'ai plutôt eu de la chance.

Avez-vous traversé des moments polémiques ?

J'ai été constamment en polémiques avec les tendances dominantes qui étaient des tendances logicisantes ou psychologisantes. J'ai eu

constamment à me battre contre des façons de penser tout à fait opposées aux miennes, mais je n'ai jamais, sauf exception, rencontré des collègues qui cherchaient à m'empêcher de faire mon travail.

Y a-t-il eu une résistance vis-à-vis de vos théories ?

Il y a toujours eu une résistance et il y a toujours une résistance vis-à-vis de mes théories. Elles aboutissent à penser que la parole n'a pas de sens dans l'acception que l'on donne au mot « sens », et c'est pourquoi ces théories qui refusent à la parole ce qu'on appelle habituellement « un sens » sont en contradiction avec les espoirs de beaucoup de personnes qui voudraient au contraire donner comme tâche à la linguistique de découvrir le sens des paroles. Moi aussi je cherche bien à donner un sens aux paroles, mais ma conception du sens est tellement différente des conceptions dominantes qu'on pouvait considérer mon travail comme amenant à l'idée qu'elles n'avaient pas de sens, que les paroles ne voulaient rien dire. Bien sûr cela heurtait les conceptions et les espoirs dominants.

Quelle a été la critique la plus dure vis-à-vis de vos livres ?

Il n'y a pas eu beaucoup de critiques de mes travaux. Je ne peux pas dire que j'ai été vraiment critiqué. Considéré comme ne travaillant pas dans le domaine véritable, j'ai été plutôt ignoré. Il y en a une qui m'a fait un peu de peine, après 1968 : ce sont les critiques de Paul Henry et de tout le groupe de Pêcheux qui considéraient que mon utilisation des notions linguistiques et notamment de la notion de présupposition était une façon déguisée de m'accorder avec les tendances dominantes tout en ayant l'air de les critiquer et par là même ils me reprochaient d'être un obstacle à ce qu'ils croyaient être le véritable mouvement révolutionnaire qu'ils espéraient développer grâce aux recherches sur le langage. Selon eux, j'étais un hypocrite qui faisait semblant d'être un révolutionnaire et qui en fait ne l'était pas du tout. C'est bien ce que Paul Henry disait dans son ouvrage *Le Mauvais Outil*. C'est certainement également ce que pensait Pêcheux. Personnellement, tous les gens qui me reprochaient d'être dans le sens du mouvement de la théorie dominante sans vouloir vraiment le dire se sont trouvés à travailler avec cette théorie dominante et les reproches qu'ils me faisaient d'un point de vue sociologique ne valent pas grand-chose. Il y a quelqu'un dont vous m'avez demandé ce que je pensais de lui, c'est Culioli. J'étais certainement très influencé par Culioli, non pas tellement par ses théories qui sont difficiles à comprendre et que personnellement je comprends avec le plus grand mal, mais j'ai été très influencé par un certain nombre de ses formules et j'ai essayé dans beaucoup de cas de donner une forme à mon avis compréhensible à des formules qui à première vue semblaient plutôt incompréhensibles. Par exemple, j'ai repris sa formule d'une « pragmatique

intégrée », mais je ne sais pas si je donne à cette formule le sens que lui-même lui donnait. En tout cas la formule a été une incitation très forte à la recherche et finalement cela m'a été très utile de me poser la question : Comment est-il possible que la pragmatique soit intégrée à la sémantique alors qu'au premier abord il s'agit de recherches complètement différentes et même contradictoires l'une avec l'autre ? Je peux dire qu'une partie essentielle de mon travail a consisté à donner un sens aussi cohérent que possible à cette notion de pragmatique intégrée à l'intérieur de la sémantique.

Avez-vous jamais eu des craintes ou de gros doutes après avoir écrit quelque chose ?

Non, pas sur des points particuliers. C'est d'une façon générale que j'ai l'impression que je n'ai pas dit tout ce que j'avais à dire sur le sujet dont je m'occupais, mais je ne peux pas dire qu'il y ait tel ou tel point particulier à propos duquel j'ai le sentiment d'avoir dit des choses qui sont contraires à ce qu'il faut penser. Mais c'est la pertinence d'ensemble du travail qui a constamment été pour moi susceptible d'être mise en doute.

Quel a été l'événement le plus important dans votre parcours de recherche ?

Cela a été certainement la rencontre de Martinet. Il y a très longtemps, quand j'étais tout à fait débutant, Martinet ne s'occupait pas du tout de sémantique et avait même un très grand mépris pour la sémantique qui selon lui était beaucoup trop facile et ne méritait pas des recherches sérieuses. La rencontre de Martinet m'a été certainement très utile dans la mesure où il croyait à la possibilité d'avoir un point de vue purement linguistique. Pour lui, c'était essentiellement à propos de syntaxe ou de phonologie et moi j'ai essayé de faire la même chose avec les problèmes sémantiques. Je crois à une sémantique pure au même sens où Martinet croyait à une phonologie et une syntaxe pures.

Quels ont été les plus beaux moments ainsi que les moments les plus tristes dans votre activité scientifique ?

Le plus beau moment c'est le moment où on vient d'achever un livre : on est tout surpris de voir qu'on a réussi à avoir une certaine cohérence à travers plusieurs centaines de pages. C'est relativement facile d'être cohérent à l'intérieur d'un article, mais être cohérent sur les 200, 300 pages d'un livre, c'est moins facile. Et puis le moment triste c'est le moment où on s'aperçoit que ce sentiment de cohérence que l'on a cherché à réaliser, dont on a eu le sentiment qu'on arriverait à le réaliser, est un peu illusoire et qu'il y avait beaucoup de points sur lesquels finalement on dit des choses contradictoires.

Quels ont été le premier et le dernier ouvrage linguistique que vous avez lus ?

Sans aucun doute le premier ouvrage que j'ai lu est un ouvrage de Martinet à l'époque où je désirais quitter la philosophie pour faire de la linguistique. Je suis passé par lui pour entrer dans le monde de la linguistique et j'ai lu avec beaucoup d'admiration ses *Éléments de linguistique générale* même si maintenant j'ai l'impression qu'il y a là bien des choses qui ne sont pas tenables. J'ai eu une grande admiration pour cet ouvrage de Martinet et j'ai essayé d'imiter son souci de clarté de définitions.

Il n'y a pas de dernier livre car je continue à lire de la linguistique. Souvent il s'agit simplement de relire. En ce moment, pour un séminaire que je fais avec Marion Carel, je relis les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste où il y a énormément à trouver même si on est amené à penser que très souvent il n'est pas véritablement sérieux, qu'il ne cherche pas à maintenir la cohérence des positions qu'il adopte.

Quel est le linguiste de qui vous vous sentez le plus proche ?

S'il s'agit des grands auteurs classiques, je dirai que c'est Bally. J'ai trouvé beaucoup de choses chez lui, notamment dans sa théorie de l'énonciation même si j'ai essayé de reprendre ces choses de façon différente. En tout cas, mon idée de la polyphonie est liée à Bally selon lequel le sujet modal ne peut pas être le locuteur. En ce qui concerne les linguistes travaillant actuellement, il est sûr que c'est Marion Carel qui a été pour moi la linguiste la plus déterminante dans le sens qu'elle soumet constamment ce que je fais à une critique tout à fait impitoyable. Elle essaie de découvrir – et découvre en fait – les insuffisances de mes présentations.

POUR PRENDRE CONGÉ

En quoi la linguistique peut-elle aider l'humanité ?

C'est une question très difficile. Je pense qu'elle peut l'aider en lui enseignant à se méfier du langage.

Quel est le rôle du linguiste dans la société contemporaine ?

Pour l'instant il n'y en a aucun je crois, et de moins en moins. Après 68 il y a eu une période d'optimisme et l'impression que les linguistes pourraient gérer un certain nombre d'activités. De plus en plus les linguistes ont été refoulés dans leur domaine d'activité propre et je ne vois pas de rôles assignés aux linguistes actuels.

Mais quel rôle pourraient-ils jouer ?

À une certaine époque, ils ont joué un rôle dans la publicité. C'est Barthes qui a lancé ses étudiants dans la publicité. Je ne sais pas s'il y croyait lui-même mais il avait besoin de rendre service à ses étudiants. D'autre part, il a réussi à faire croire au milieu de la publicité que des recherches sur le langage permettraient de rendre les slogans plus attractifs et il a réussi à développer la linguistique à l'intérieur de la publicité. La linguistique peut aujourd'hui continuer à jouer de tels rôles.

Quels sont vos projets en cours ?

Je n'ai plus beaucoup de projet. L'idée centrale c'est de revenir au monde. Je vous ai dit que je concevais l'étude de la langue comme séparée de la réalité. Je ne pense pas qu'on puisse décrire les mots comme des portraits quelconques d'une réalité. Donc j'ai, si on veut, désincarné la linguistique et je voudrais maintenant arriver à voir que toute cette linguistique qui n'est pas du tout une représentation de la réalité, dit quelque chose de la réalité. D'autre part, je travaille avec Marion Carel sur la théorie de la polyphonie. Nous nous sommes aperçu que cette théorie telle que je l'avais présentée est presque

incohérente. Pour qu'elle soit fidèle à elle-même, il faut la réformer sur de nombreux points et nous essayons actuellement de la reprendre afin de modifier la notion de locuteur et d'énonciateur, donc à les rendre moins dépendants de la réalité du dialogue. J'aimerais pouvoir continuer encore un petit temps à développer cet aspect de recherche. Je pense que nous avons fait ce qu'il fallait concernant la mise à jour de l'argumentation. Je voudrais en faire autant concernant la polyphonie.

Quelles sont les perspectives de la linguistique ? À la fois par rapport à elle-même et par rapport à son statut dans le monde scientifique ?

Je pense que les aspects de la linguistique qui actuellement se développent le plus sont des aspects pour lesquels je n'ai pas une grande sympathie. Ce qui se développe actuellement, c'est la linguistique un peu logique, la linguistique de la vérité. J'aimerais que ce ne soit pas elle qui l'emporte dans les années qui viennent, mais c'est elle à coup sûr qui tient le haut du pavé. Ce que je voudrais, c'est que les choses changent de ce point de vue mais je ne suis pas sûr que ce soit le cas.

Pour moi, la méfiance vis-à-vis du langage, qui est le grand enseignement de la linguistique, peut être utile à toutes les recherches scientifiques pour éviter à ces recherches de se prendre au sérieux et en ce sens il me semble que toutes les sciences ont besoin de la linguistique mais je ne suis pas persuadé que les chercheurs scientifiques aient le même sentiment.

Quels conseils pourriez-vous donner aux jeunes linguistes ou à ceux qui pourraient s'intéresser à la linguistique ?

Le conseil que je pourrais leur donner, c'est de chercher l'usage effectif qui est fait du langage et d'essayer de théoriser ces usages du langage. Maintenant c'est plus facile à dire qu'à faire.

À la fin, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Je crois que vous m'avez amené à dire tout ce que j'étais capable de dire et un grand nombre de choses que je n'étais pas capable de dire. Je ne peux rien ajouter.

PUBLICATIONS D'OSWALD DUCROT

LIVRES

- L1 *Le Structuralisme en linguistique*, publié comme chap. 1 de l'ouvrage collectif *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, Seuil, 1968, puis en volume séparé dans la collection *Points*, n° 44, Seuil, 1973. Trad. italienne (ILI, 1970), brésilienne (Cultrix, 1970), japonaise (Chikuma Shobo, 1972), allemande (Suhrkamp, 1973), espagnole (Losada, 1975).
- L2 *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (en collab. avec T. Todorov), Seuil, 1972, repris dans la collection *Points*, n° 110, Seuil, 1979. Trad. italienne (Isedi, 1972), portugaise (Dom Quixote, 1973), espagnole (Siglo XXI, 1974), japonaise (Asahi Shuppensha, 1975), allemande (Athenaion, 1975), brésilienne (Perspectiva, 1977), américaine (John Hopkins University Press, 1979), anglaise (Blackwell, 1981), albanaise (Rilindja, 1984), serbo-croate (Prosveta, 1987), grecque (Diatton, 1994).
- L3 *Dire et ne pas dire*, Hermann, 1972, 2^e éd. remaniée et augmentée 1979, 3^e éd. augmentée, 1991. Trad. brésilienne (Cultrix, 1977), italienne (Officina, 1979), espagnole (Anagramma, 1982).
- L4 *La Preuve et le dire*, Mame, 1973, en partie remanié et repris sous le titre *Les Échelles argumentatives*, Minuit, 1980. Trad. brésilienne (Global Universitaria, 1982).
- L5 *Les Mots du discours* (en collab. avec D. Bourcier, S. Bruxelles, A.-M. Diller, G. Dos Reis Nunes, É. Fouquier, J. Gouazé, L. Maury, T. B. Nguyen, L. Ragunet de Saint Alban, A. Rémis et C. Sirdar-Iskandar), Minuit, 1980.
- L6 *L'Argumentation dans la langue* (en collab. avec J.-C. Anscombe), Bruxelles, Mardaga, 1983, repris sous forme remaniée et complétée en espagnol : *La Argumentación en la lengua*, Gredos, 1994.

- L7 *Le Dire et le dit*, Minuit, 1984. Trad. espagnole (Argentine, Hachette, 1984 ; Espagne, Paidós, 1987), brésilienne (Pontes, 1987), slovène (Skuk, 1988).
- L8 *Logique, structure, énonciation*, Minuit, 1989.
- L9 *Polifonia y argumentación*, recueil d'articles traduits en espagnol, Universidad del Valle, Cali, Colombie, 1990.
- L10 *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (en collab. avec J.-M. Schaeffer), Seuil, 1995. Trad. roumaine (Editura Babel, 1996), espagnole (Arrecife, 1999).
- L11 *Slovenian Lectures / Conférences slovènes*, Ljubljana, ISH, 1996 (texte français accompagné d'une traduction anglaise par Sebastian McEvoy).
- L12 *La semántica argumentativa. Una introducción a la teoría de los bloques semánticos* (en collab. avec M. Carel), Buenos Aires, Colihue Universidad, 2005.

RECUEILS

- R1 *Logique et linguistique*, en collab. avec E. Coumet et J. Gattegno, n° 2 de *Langages*, Larousse, juin 1966.
- R2 *Linguistique et mathématiques*, en collab. avec M.-C. Barbault, n° 12 de *Langue française*, Larousse, 1971.
- R3 *Enseignement du français et enseignement des mathématiques*, en collab. avec M.-C. Barbault, n° 56 de *Recherches pédagogiques*, INRDP, 1973.
- R4 « Des grammaires générales au transformationalisme » (textes choisis, traduits et commentés), chap. 5 (p. 475-531) du *Panorama des sciences humaines*, éd. D. Hollier, Gallimard, 1973.
- R5 Section linguistique de *l'Introduction à l'histoire des sciences*, publiée sous la direction de G. Canguilhem, Hachette, 1970.

PARTICIPATION À DES TRAVAUX COLLECTIFS

- T1 Participation à la traduction française de *Le Langage* de L. Hjelm-slev, Minuit, 1966.
- T2. Participation, pour la section linguistique, à la rédaction du rapport présenté par J. Viet au Conseil International des Sciences Sociales publié sous le titre *Les Sciences de l'homme en France*, Mouton, La Haye, 1966.

ARTICLES

- A1 « Logique et linguistique », introduction du recueil R1, p. 3-38. Cet article développe un texte antérieur, « Logique et linguistique », paru plus tard dans la *Revue de l'enseignement supérieur*, n° 1-2, 1967, p. 104-112. A1 a été repris, avec des modifications, dans L4.

- A2 « Le roi de France est sage : implication logique et présupposition linguistique », *Études de linguistique appliquée*, n° 4, 1966, p. 39-47.
- A3 « Quelques illogismes du langage », *Langages*, n° 3, 1966, p. 126-139.
- A4 « La commutation en glossématique et en phonologie », *Word*, n° 23, 1967, p. 101-121. Repris dans le chap. 5 de L9.
- A5 « Chronique linguistique (à propos de Benveniste et de Prieto) », *L'Homme*, 1967, p. 109-122.
- A6 « Le problème de la négation dans diverses grammaires françaises » (en collab. avec S. Barnicaud, A.-M. Comparé et A. Vidal), *Langages*, 1967, n° 7, p. 58-73.
- A7 « Langage et communication », *Travail social*, 1966-7, p. 34-38.
- A8 « La glossématique », Supplément à la Grande Encyclopédie Larousse, 1968.
- A9 « La notion de présupposition et la description sémantique des énoncés français », *L'Homme*, 1968, p. 37-53.
- A10 « *Peu et un peu* », *T.A. Informations*, 1969, p. 11-13.
- A11 « Les actes de langage », *Sciences*, n° 60, 1969, p. 8-13.
- A12 « La chaîne parlée ; la syntagmatique », *Guide alphabétique de la linguistique* (éd. A. Martinet), Denoël, 1969, p. 37-53.
- A13 « Logique et langage », *Guide alphabétique de la linguistique* (sous la direction de A. Martinet), Denoël, 1969, p. 232-239.
- A14 « Présupposés et sous-entendus », *Langue française*, n° 4, 1969, p. 30-44. Repris dans L7. Trad. allemande dans le recueil de J. S. Petöfi, *Präsuppositionen in Philosophie und Linguistik*, Athenäon, 1973, p. 241-273.
- A15 « *Peu et un peu* », *Cahiers de lexicologie*, 1970, p. 21-52. Trad. anglaise dans le recueil de F. Kieffer et N. Ruwet, *Generative grammar in Europe*, 1973, p. 178-202.
- A16 « Les indéfinis et l'énonciation », *Langages*, n° 17, mars 1970, p. 91-111. Repris dans L4.
- A17 « Réponse à A. Trognon, sur les difficultés de la théorie de la présupposition », *L'Homme*, 1970, p. 82-83.
- A18 « Logique et langage », *L'Éducation*, n° 105, 1971, p. 16-18.
- A19 « Langue et pensée formelle », dans R2, p. 3-12.
- A20 « L'expression en français de la notion de condition suffisante », dans R2, p. 60-67.
- A21 « À propos de la *Seconde Provinciale* », dans R2, p. 90-92.
- A22 « Analyse logique d'un texte de Montesquieu (en collab. avec J. Depresle), dans R2, p. 93-97.

Les articles A19 à A22 ont été repris, avec quelques remaniements, dans L4.

- A23 « D'un mauvais usage de la logique », dans le recueil de J. Martinet, *De la théorie linguistique à l'enseignement de la langue*, PUF, 1972, p. 137-151.
- A24 « Enseignement du français et enseignement des mathématiques », dans R3, p. 5-22.
- A25 « Analyses de langue : *ou*, la notion de cause, le rôle de la négation dans le langage ordinaire » (en collab. avec M.-C. Barbault), dans R3, p. 86-106.
A24 et A25 ont été repris, avec quelques remaniements, dans L4.
- A26 « La description sémantique en linguistique », *Journal de psychologie*, 1973, n° 1-2, p. 115-133.
- A27 « Les présupposés, conditions d'emploi ou éléments de contenu ? » *Actes du congrès de linguistique de Varsovie, 1968*, dans le recueil de J. Rey-Debove, *Recherches sur les systèmes signifiants*, Mouton, 1973, p. 243-257. Trad. polonaise : *Pamiętnik Literacki*, 1975, p. 269-282.
- A28 « Humboldt et l'arbitraire linguistique », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 26, 1974, p. 15-26. Repris dans L9.
- A29 « Je trouve que », *Semantikos*, n° 1, 1976, p. 69-88. Repris dans L5.
- A30 « *Car, parce que, puisque* » (en collab. avec le groupe λ -1), *Revue romane*, n° 10-2, 1975, p. 248-280.
- A31 « Quelques implications linguistiques de la théorie médiévale de la supposition », dans le recueil de H. Parret, *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, de Gruyter, 1976, p. 189-227. Repris dans L9.
- A32 « L'argumentation dans la langue » (en collab. avec J.-C. Anscombe), *Langages*, n° 42, 1976, p. 5-27. Traduit dans l'éd. brésilienne de L4.
- A33 « Mais occupe toi d'Amélie » (en collab.), *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 6, 1976, p. 47-62. Repris dans L5.
- A34 « Illocutoire et performatif », *Linguistique et sémiologie*, n° 4, p. 17-53. Repris dans la 2^e éd. de L3. Trad. dans l'édition espagnole de L3. Trad. anglaise dans *Semiotica*, suppl. 1981, p. 181-201.
- A35 « Deux *mais* en français ? » (en collab. avec J.-C. Anscombe), *Lingua*, n° 43, 1977, p. 23-40.
- A36 « L'énonciation dans la description linguistique », *Actes de la session de linguistique de Bourg-Saint-Maurice*, Éditions de l'Univ. Paris III, 1977, tome I, p. 1-47.

- A37 « Structuralisme, énonciation et sémantique », *Poétique*, n° 33, 1978, p. 107-128. Repris dans L7. Trad. dans les éditions italienne et brésilienne de L3. Trad. polonaise : *Pamietnik Literacki*, 1980, p. 321-342.
- A38 « Échelles implicatives, échelles argumentatives et lois de discours » (en collab. avec J.-C. Anscombe), *Semantikos*, vol. 2, n° 2-3, 1978, p. 43-65.
- A39 « Lois logiques et lois argumentatives » (en collab. avec J.-C. Anscombe), *Le Français moderne*, n° 46-4, 1978, p. 347-357, et n° 47-1, 1979, p. 43-65.
Les textes A32, A38 et A39, remaniés, ont été repris dans L6.
- A40 « Atti linguistici », *Enciclopedia Einaudi*, 1977-1982.
- A41 « Dicibile / indicibile », *ibid.*
- A42 « Enunciazione », *ibid.*
- A43 « Presupposizione / allusione », *ibid.*
- A44 « Referente », *ibid.*
A40 à A44 ont été traduits dans l'édition portugaise (thématique) de l'*Enciclopédia Einaudi*, II, 1985 (*Linguagem - Enunciação*).
- A46 « Présupposés et sous-entendus : réexamen », recueil *Stratégies discursives*, Presses Universitaires de l'Université Lyon II, 1978, p. 33-48. Repris dans L7. Trad. dans l'édition espagnole de L3.
- A47 « Les lois de discours », *Langue française*, n° 42, 1979, p. 21-33. Repris dans L7.
- A48 « L'imparfait en français », *Linguistische Berichte*, n° 60, avril 1979, p. 1-23. Repris dans F. J. Hausmann (Hrsg.), *Études de grammaire française descriptive*, Julius Groos Verlag, p. 25-44.
- A49 « Quatre textes, un seul but » (en collab. avec M. Villette, G. Nunes et V. Carvalho), *Langage et société*, n° 5, 1978, p. 53-73.
- A50 « Décidément : la classification dissimulée » (en collab. avec S. Bruxelles, A.-M. Diller, E. Fouquier, J. Gouazé et A. Rémis), *Journal of Pragmatics*, n° 3-2, 1979, p. 127-149. Repris dans L5.
- A51 « De magis à mais : une hypothèse sémantique » (en collab. avec C. A. Vogt), *Revue de linguistique romane*, XLIII, n° 171-2, 1979, p. 317-341.
- A52 « Analyses pragmatiques », *Communications*, n° 32, 1980, p. 11-60. Une version un peu différente de ce travail a été publiée dans le recueil de H. Parret, *Le Langage en contexte*, Benjamins, 1980, p. 489-575.
- A53 « Note sur les obligations conditionnelles (à propos d'un article de J.-C. Gardies) », *Revue philosophique*, 1980, n° 4, p. 413-420.
- A54 « L'argumentation par autorité », dans le recueil *L'Argumentation*,

- Presses Universitaires de Lyon, 1981, p. 9-27. Repris dans L7. Trad. italienne dans *Materiali filosofici*, 1981, n° 4-5, p. 7-25.
- A55 « Langage, métalangage et performatifs », *Cahiers de linguistique française*, Université de Genève, n° 3, 1981, p. 5-34. Repris dans L7.
- A56 « Interrogation et argumentation » (en collab. avec J.-C. Anscombe), *Langue française*, n° 52, 1981, p. 5-21. Repris dans L6.
- A57 « La valeur argumentative de la phrase interrogative », *Actes du colloque de pragmatique de Fribourg*, 1981, Peter Lang, 1983, p. 79-110.
- A58 « La notion de sujet parlant », *Philosophie et langage*, Université Grenoble II, 1982, p. 65-93.
- A59 « Note sur l'argumentation et l'acte d'argumenter », *Cahiers de linguistique française*, Université de Genève, n° 4, 1982, p. 143-163.
- A60 « *Justement*, inverseur argumentatif » (en collab.), *Lexique*, Presses de l'Université de Lille, 1982, p. 151-164.
- A61 « *Puisque*, essai de description polyphonique », *Revue romane*, n° spécial 24, 1983, *Mélanges C. Vikner*, p. 166-185.
- A62 « Opérateurs argumentatifs et visée argumentative », *Cahiers de linguistique française*, Université de Genève, n° 5, 1983, p. 7-36.
- A63 « Analyse énonciative des *Animaux malades de la peste* » (en collab. avec G. Declercq), *Actes du colloque d'Albi, 1983*, Université de Toulouse-Le Mirail, 1984, p. 5-38.
- A64 « Polyphonie », *Lalies*, n° 4, 1984, p. 3-30.
- A65 « *Enfin*, marqueur métalinguistique » (en collab. avec A. Cadiot, B. Fradin et T. B. Nguyen), *Journal of Pragmatics*, n° 9, 1985, p. 199-239
- A66 « Informativité et argumentativité » (en collab. avec J.-C. Anscombe), dans le recueil d'hommage à C. Perelman publié par M. Meyer, *De la métaphysique à la rhétorique*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, p. 79-93. Trad. anglaise (par J.-C. Anscombe) dans *From Metaphysics to Rhetorics* (M. Meyer ed.), Kluwer Academic Press, 1990, p. 71-87. Trad. espagnole dans la version espagnole de L6. Trad. néerlandaise (par J. M. Gerlofs) dans *Studies over Argumentatie* (F. van Eemeren et R. Grootendorst eds.), Boom Publishers, 1997.
- A67 « Sous un mot, une controverse : les emplois pragmatiques de *toujours* » (en collab. avec A. Cadiot, Th-B. Nguyen et A. Vicher), *Modèles linguistiques*, 1985, fasc. VII-2, n° 14, p. 105-124.
- A68 « Charles Bally et la pragmatique », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 1986, vol. 40, p. 13-37. Repris dans L9. Trad. anglaise dans *Diacritics*, Johns Hopkins Univ. Press, n° 21-4, 1991, p. 3-19.

- A69 « *Toujours* (suite) : le cas des conclusions assertives » (en collab. avec T. B. Nguyen et A. Vicher), *Modèles linguistiques*, 1986, fasc. VIII-2, n° 16, p. 115-122.
- A70 « Pour soigner le minimalisme » (en coll. avec J.-C. Anscombe), *Journal of Pragmatics*, 1986, n° 10, p. 435-440.
- A71 « L'interprétation en sémantique linguistique : un point de départ imaginaire », *Confrontations*, n° 17, 1987, p. 119-133. Repris dans la 3^e éd. de L3.
- A72 « Sémantique et vérité, un deuxième type de rencontre », *Recherches linguistiques*, Université Paris 8, n° 16, 1987, p. 53-63.
- A73 « Argumentation et topoï argumentatifs », *Actes de la 8^e rencontre des professeurs de français de l'enseignement supérieur*, Helsinki, 1987, p. 27-57. Trad. portugaise dans le recueil d'E. Guimarães, *Historia e sentido na linguagem*, Pontes, 1989, p. 13-38. Trad. espagnole dans le recueil de B. Lavandera, *Lenguaje en contexto*, I-1/2, Buenos Aires, 1988, p. 63-84.
- A74 « Topoï et formes topiques », *Bulletin d'études de linguistique française*, Université de Tokyo, 1988, n° 22, p. 1-14. Trad. espagnole dans la version espagnole de L6. Repris avec des remaniements de forme et de terminologie dans le recueil de J.-C. Anscombe, *Théorie des topoï*, Kimé, 1995, p. 85-99.
- A75 « Topoï et sens », *Actes du 9^e colloque d'Albi, 1988*, Université de Toulouse Le Mirail, 1989, p. 1-22.
- A76 « Albine, ou les surprises de l'innocence : explication de la première scène de *Britannicus* », *Actes du 11^e colloque d'Albi, 1990*, Université de Toulouse Le Mirail, 1990, p. 1-29.
- A77 « Argumentation et persuasion », dans W. de Mulder, F. Schuerewegen et L. Tasmowski (éds), *Énonciation et parti pris : Actes du Colloque d'Anvers, février 1990*, Rodopi, 1992, p. 143-158.
- A78 « Opérateurs argumentatifs et analyse de textes », *Linguistic Perspectives on Romance Languages: Selected Papers from the XXI Linguistic Symposium on Romance Languages (Santa Barbara, 1991)*, dans la série *Current Issues in Linguistic Theory*, n° 103, Benjamins, 1993, p. 45-62.
- A79 « À quoi sert le concept de modalité ? », dans N. Dittmar et A. Reich (eds), *Modality in Language Acquisition, Modalité et acquisition des langues*, de Gruyter, 1994, p. 111-129.
- A80 « Les topoï dans la théorie de l'Argumentation dans la langue », dans le recueil de C. Plantin, *Lieux communs, topoï, stéréotypes*, Kimé, 1994, p. 233-248. Trad. portugaise dans *Revista brasileira de letras*, 1999, n°1, p. 1-12.
- A81 « Argumentation and the lexical topical fields » (en collab. avec S. Bruxelles et P.-Y. Raccach), *Journal of Pragmatics*, 1995, n° 24-

- 1/2, p. 99-114. (trad. anglaise de P.-Y. Raccach et J. Stewart). Une version française abrégée de cet article avait été publiée en 1993 : « Argumentation et champs topiques lexicaux », *Cahiers de praxématique*, 1993, n° 21, p. 88-104.
- A 82 « Pour une description non véridative du langage », *Linguistics in the Morning Calm*, n° 3, 1995, p. 45-57.
- A 83 « Les modificateurs déréalisants », *Journal of Pragmatics*, 1995, n° 24-1/2, p. 145-165. Trad. espagnole par C. Garcia Gonzalez et A. Barbieri dans *Signo y Sena*, 1998, n° 9, p. 45-72.
- A 84 « La pragmatique et l'étude sémantique de la langue », dans *Une école pour les sciences sociales* (J. Revel et N. Wachtel édés), Cerf, 1996, p. 339-351. Republié dans *Letras de Hoje* (Pontifical Universidade do Rio Grande do Sul), n° 107, mars 1997, p. 9-21.
- A85 « Pourquoi isoler la recherche synchronique en linguistique ? », *La Lettre de l'AREHESS*, n° 15, 1996, p. 11-15. Repris sous le titre « Pourquoi la synchronie ? » dans *Actualités du contemporain*, Seuil, 2000, p. 147-160.
- A86 « Lexique et gradualité », dans E. Alonso, M. Bruña et M. Muñoz (édés), *La Lingüística francesa: gramática, historia, epistemología*, Depto. de Filología francesa de la Universidad de Sevilla, 1996, p. 191-205. Trad. espagnole par C. Garcia Gonzalez dans *Signo y Sena*, Buenos Aires, 9, 1998, p. 175-197.
- A87 « Sémantique linguistique et analyse de textes », *Littérature*, n° 115, sept. 1999, p. 114-125 ; *Cadernos de estudos linguísticos* (Campinas, Brésil), n° 35, déc. 1998, p. 19-36.
- A88 « Quand peu et un peu semblent coorientés : le cas de peu après et un peu après », dans D. Leeman et A. Boone (édés), *Du percevoir au dire, hommage à André Joly*, L'Harmattan, 1998, p. 351-375. Repris dans *Cahiers de linguistique française*, Université de Genève, n° 24, 2002, p. 207-229.
- A89 « Une sémantique énonciative peut-elle être structurale ? », dans *Actes du Colloque de San Marin pour le centenaire de la publication de l'« Essai de sémantique » de Michel Bréal*, Université de Bologne, 1998, p. 101-111.
- A90 « Argumentation et inférence », *Pragmatics in 1998: Selected Papers of the 6th International Pragmatics Conference*, ed. J. Verschueren, vol. 2, Anvers, 1999, p. 117-129.
- A91 « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative » (en collab. avec M. Carel), *Langue française, La Sémantique du stéréotype* (O. Galatanu et J.-M. Gouvard édés), 1999, n° 123, p. 6-26. Trad. portugaise dans *Linguas*, Pontes, 2001, n° 8, p. 7-32.
- A92 « Les propriétés linguistiques du paradoxe : paradoxe et négation » (en collab. avec M. Carel), *Langue française, La Sémantique du stéréotype* (O. Galatanu et J.-M. Gouvard édés), 1999, n° 123, p. 27-

40. Trad. portugaise dans *Linguas*, Pontes, 2001, n° 8, p. 33-50.
- A93 « Le Sens », *Université de tous les savoirs* (recueil organisé par Y. Michaud), Odile Jacob, 2000, p. 97-108.
- A94 « La elección de las descripciones en semántica argumentativa léxica », *Revista iberoamericana de Discurso y Sociedad*, M.M. García-Negróni et M. Tordesillas (eds.), 2000, n° 2-4, p. 23-45. Version française « Critères argumentatifs et analyse lexicale », *Langages*, n° 142, juin 2001, p. 22-43.
- A95 « Quelques raisons de distinguer “locuteurs” et “énonciateurs” », *Polyphonie – linguistique et littéraire*, Aarhus, n° 3, 2001, p. 20-41.
- A96 « La force des mots », entretien avec Oswald Ducrot (par N. Journet et G. Chapelle), dans *Le Langage*, Éditions Sciences Humaines, 2001, p. 81-85.
- A97 « Les internalisateurs », dans *Macro-syntaxe et macro-sémantique* (H. Leth Andersen et H. Nolke éds), Berbe, Peter Lang, 2002, p. 301-322.
- A98 « La “argumentación” como medio de persuasión » (trad. espagnole de L. Puig), dans *El abismo del lenguaje* (Actes du Congrès de rhétorique de Mexico d'avril 1998 édités par H. Beristain), Mexico, 2002, p. 121-136.
- A99 « Sentido y argumentación », *Homenaje a Oswald Ducrot*, Buenos Aires, Eudeba, avril 2004, p. 359-370 (trad. M.M. García Negróni).
- A100 « *Peu* et *Un peu* dans les contextes *Il faut* et *Il suffit* », dans *Structures et discours. Hommage à Eddy Roulet*, Québec, Éditions Nota Bene, 2004, p. 183-194.
- A101 « Argumentation rhétorique et argumentation linguistique », *L'Argumentation aujourd'hui*, recueil organisé par M. Doury et S. Moirand, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, p. 17-34.
- A102 « La sémantique argumentative peut-elle se réclamer de Saussure ? », dans Louis de Saussure (éd.), *Nouveaux Regards sur Saussure, mélanges offerts à René Amacker*, Genève, Droz, 2006, p. 153-170.
- A103 « Description argumentative et description polyphonique : le cas de la négation » (en collab. avec M. Carel), dans L. Perrin (éd.), *Le Sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Université de Metz, 2006, p. 215-241.
- A104 « Mise au point sur la polyphonie » (en collab. avec M. Carel), *Langue française*, n° 164, 2009, p. 33-44.
- A105 « Ironie et négation », dans V. Atayan et U. Wienen (éds), *Ironie et un peu plus : hommage à Oswald Ducrot pour son 80^e anniversaire*, Berne, Peter Lang, 2010, p. 169-179.

COMPTES RENDUS

- C1 Y. Bar Hillel, *Language and Information*, dans *L'Homme*, n° 6-2, 1966, p. 136-138.
- C2 T. Todorov, *Recherches sémantiques*, dans *L'Homme*, n° 6-4, 1966, p. 120-121.
- C3 A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, dans *L'Homme*, n° 6-4, 1966, p. 121-123.
- C4 J. Lewitt, *The 'Grammaire des grammaires' of Girault-Duvivier*, dans *Lingua*, n° 24, 1969, p. 98-100.
- C5 O. Jespersen, *Philosophie de la grammaire*, dans *La Quinzaine littéraire*, n° 134, février 1972, p. 18-19.
- C6 A. Marty, *Psychè und Sprachstruktur*, dans *La Linguistique*, 1972, n° 2, p. 153-158. Repris dans L9. Traduction turque dans *Türk Dili Dergisi*, 1991, n° 27, p. 16-20.
- C7 H. J. Uldall, *Outline of Glossematics*, dans *La Linguistique*, 1973, n° 2, p. 149-152.
- C8 R. Martin, *Inférence, antonymie, paraphrase*, dans *Revue romane*, 1979, p. 150-153.
- C9 H. Nølke, *Les Adverbes paradigmatiques : fonction et analyse*, dans *Revue romane*, n° 21-1, 1986, p. 137-143.

PRÉFACES

- P1 « De Saussure à la philosophie du langage », introduction à la trad. française de *Speech Acts*, de J.R. Searle, Hermann, 1972, p. 7-34.
- P2 Préface de *O intervalo semântico*, de C. A. Vogt, São Paulo, Editora Atica, 1977, p. 11-20.
- P3 « Note sur la présupposition et le sens littéral », postface à *Le Mauvais Outil*, de P. Henry, Klincksieck, 1977, p. 171-203.
- P4 Préface de *Critique de la raison lexicographique*, de G.-E. Sarfati, L'Harmattan, 1995, p. 9-12.
- P5 Préface de *Topoi et gestion des connaissances*, recueil dirigé par P.-Y. Raccach, Masson, 1996, p. V-IX.
- P6 Préface de *Le Paradoxe chez Blaise Pascal*, de Vlad Alexandrescu, Peter Lang, p. XIII-XX.
- P7 Préface de *Scapoline, la théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, de H. Nølke, K. Fløttum et C. Norén, Kimé, 2004, p. 1-2.

INDEX DES AUTEURS CITÉS

- Althusser Louis, 50.
Anscombre Jean-Claude, 31, 32, 33, 36, 37, 38, 57.
Aristote, 33, 53.
Austin John Langshaw, 31, 34, 51, 52.
Bachelard Gaston, 46.
Bakhtine Mikhaïl, 29, 30, 45.
Bally Charles, 40, 64.
Barbault Marie-Claire, 37, 39.
Barthes Roland, 48, 49, 65.
Baudelaire Charles, 43, 55.
Benveniste Émile, 24, 30, 31, 34, 36, 41, 42, 47, 48, 49, 50, 64.
Bloomfield Léonard, 41.
Bourdieu Pierre, 50.
Carel Marion, 15, 21, 24, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 40, 43, 55, 57, 60, 61, 64, 65.
Chanu Pierre-Yves, 11.
Chateaubriand François-René de, 10.
Châtelet François, 43, 50.
Chomsky Noam, 21, 44, 45.
Corneille Pierre, 54.
Culioli Antoine, 44, 62.
Deleuze Gilles, 50.
Denis Maurice, 55.
Derrida Jacques, 51.
Descartes René, 16.
Dostoïevski Fiodor, 29.
Dubois Jean, 10, 45.
Foucault Michel, 50.
Frege Gottlob, 26.
Freud Sigmund, 28-29.
Genette Gérard, 52.
Greimas Algirdas-Julien, 33, 34, 49, 50.
Grice Paul, 28.
Guillaume Gustave, 40, 41, 44.
Henry Paul, 62.
Hjelmslev Louis, 9, 41.
Hobbes Thomas, 52, 53.
Hugo Victor, 10.
Jacob Gilles, 11, 75.
Jakobson Roman, 20, 43, 44, 45, 50.
Lacan Jacques, 47, 50.

- Laclos Pierre Choderlos de, 54.
Lévi-Strauss Claude, 48.
Lindon Jérôme, 39.
Mallarmé Stéphane, 52.
Martinet André, 9, 10, 42, 43, 45, 63, 64.
Ménandre, 53.
Merleau-Ponty Maurice, 47, 48.
Metz Christian, 11.
Molière, 54.
Pêcheux Michel, 62.
Peirce Charles Sanders, 45.
Piaget Jean, 46, 47.
Platon, 10, 21.
Pottier Bernard, 10, 44, 45.
Racine Jean, 54.
Ricœur Paul, 48.
Russell Bertrand, 46.
Ruwet Nicolas, 10.
Sartre Jean-Paul, 47.
Saussure Ferdinand de, 9, 10, 17, 27, 36, 40, 44, 45, 48.
Schaeffer Jean-Marie, 37.
Searle John, 51, 52.
Todorov Tzvetan, 37.
Tolstoï Léon, 30.
Troubetskoï Nicolai Sergueïevitch, 40.
Stendhal, 54.
Valéry Paul, 52.
Vogt Christian, 36.
Wittgenstein Ludwig, 45, 46.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
1. Parcours scientifique	9
2. Linguistique générale	12
3. Apport d'Oswald Ducrot	23
4. Linguistes et théoriciens du XX ^e siècle	40
5. Questions personnelles	54
6. Pour prendre congé	65
Publications d'Oswald Ducrot	67
Index des auteurs cités	77